**L’évangile expliqué**

**Cahier 12**

**Judas, fils de Satan**

Première année de vie publique L2

Prépassion L8 ; Passion L9

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**47**-Jésus pleure à cause de judas et

Simon le zélote le réconforte……………………………………….…..05

**28**-Judas de Kériot est un voleur………………………………...…...14

**7**-Judas va trouver les chefs du Sanhédrin………………..….....62

**24**-Judas de kériot après sa trahison…………………………..……79

**25**-Si judas s’était jeté aux pieds de la Mère

en disant : ‘’pitié’’, la Mère de Pitié l’aurait

recueilli comme un blesse……………………………..………………..95

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

47- JESUS PLEURE A CAUSE DE JUDAS ET SIMON LE ZELOTE LE RECONFORTE

*(Première Année de la vie publique ; Livre 2)*

La campagne où se trouve Jésus est riche. Vergers magnifiques, vignobles splendides avec des grappes nombreuses qui commencent à prendre la couleur de l'or et du rubis. Jésus est assis dans un verger et mange des fruits que lui a offerts un paysan. Peut-être a-t-il parlé un peu auparavant car l'homme dit : « Je suis heureux d'apaiser ta soif, Maître. Ton disciple nous avait parlé de ta sagesse, mais nous sommes restés stupéfaits de t'écouter. Nous sommes près de la Cité Sainte, nous y allons fréquemment pour vendre des fruits et des légumes. On monte alors aussi au Temple et on entend les rabbis. Mais ils sont loin de parler comme Toi. On en revenait en disant : "S'il en est ainsi, qui arrivera au salut ?" Toi, au contraire ! Oh ! On dirait que l'on a le cœur allégé ! Un cœur qui redevient enfant tout en restant homme. Je suis inculte... je ne sais pas m'expliquer, voilà. Mais Toi, tu comprends certainement. »

« Oui, je te comprends. Tu veux dire qu'avec le sérieux et la connaissance des choses qui est propre à l'adulte, tu ressens, après avoir écouté la Parole de Dieu, la simplicité, la foi, la pureté qui renaît en ton cœur et il te semble redevenir un bambin, sans fautes ni malices, avec autant de foi, que lorsque tenant la main de la maman tu montais au Temple pour la première fois, ou que tu priais sur ses genoux. C'est cela que tu veux dire. »

« Cela, oui, exactement. Heureux vous qui êtes toujours avec Lui ! » dit-il ensuite à Jean, Simon et Judas qui mangent des figues succulentes, assis sur un petit muret. Et il termine : « Et moi je suis heureux de t'avoir donné l'hospitalité pour une nuit. Je ne crains plus de malheur dans ma maison car ta bénédiction y est entrée. »

Jésus répond : « La bénédiction agit et persiste si les âmes restent fidèles à la Loi de Dieu et à mon enseignement. Dans le cas contraire, la grâce disparaît. Et c'est juste. Car s'il est vrai que Dieu donne le soleil et l'air aux bons comme aux méchants, pour qu'ils vivent, et s'ils sont bons deviennent meilleurs, et s'ils sont mauvais se convertissent, il est juste aussi que d'autre part, la protection du Père devienne châtiment pour le méchant afin de le rappeler par des peines au souvenir de Dieu. »

«  **LA DOULEUR N’EST-ELLE PAS TOUJOURS UN MAL** ? »

«  **Non, ami, c’est un mal du point de vue humain, mais d’un point de vue qui dépasse l’humain, c’est un bien. Elle augmente les mérites des justes qui la supportent sans désespérer ni se révolter et l’offrant par leur résignation en sacrifice d’expiation pour leurs propres manquements et pour les fautes du monde, elle est rédemption pour ceux qui ne sont pas justes. »**

« C'est si difficile de souffrir ! » dit le paysan auquel se sont joints les membres de sa famille: une dizaine entre adultes et enfants.

« **Je sais que l’homme trouve que c’est difficile. Et sachant comment l’homme l’aurait jugée telle, le Père ne l’avait pas donnée à ses fils. Elle est venue à la suite de la faute. Mais combien de temps dure la souffrance sur la terre ? Dans la vie d’un homme, peu de temps. Toujours peu, même si elle dure toute la vie. Maintenant je vous dis : n’est-il pas préferable de souffrir un peu de temps que toujours ? N’est-il pas préferable de souffrir ici qu’au purgatoire ? Pensez, là, le temps est multiplié par mille. Oh ! En vérité, je vous le dis qu’on ne de rait pas maudire mais BENIR LA SOUFFRANCE et l’appeler ‘’ GRACE ‘’ et l’appeler ‘’ PITIE ‘’ »**.

« Oh ! Tes paroles, Maître ! Nous les buvons comme quelqu'un qui, en été, apaise sa soif avec de l'hydromel qu'il verse d'une amphore fraîche. Est-ce déjà demain que tu pars, Maître ? »

« Oui, demain, mais je reviendrai encore pour te remercier de tout ce que tu as fait pour Moi et ceux-ci, qui sont mes amis et pour te demander encore un pain et le repos. »

« Toujours, Maître, tu les trouveras ici. » Un homme s'amène avec un ânon chargé de légumes. « Voilà. Si ton ami veut aller... Mon fils se rend à Jérusalem pour le grand marché de la Parascève. »

« Va, Jean, tu sais ce que tu dois faire. Dans quatre jours, nous nous reverrons. Ma paix soit avec toi. » Jésus embrasse Jean et le baise. Simon aussi fait de même.

« Maître » dit Judas. « Si tu le permets, j'irai avec Jean. Je tiens à voir un ami. Chaque sabbat il est à Jérusalem. J'irais avec Jean jusqu'à Betphagé et puis je continuerai pour mon compte... C'est un ami de la maison... tu sais... ma mère m'a dit... »

« Je ne te demande rien, ami. »

« Je suis désolé de te quitter. Mais d'ici quatre jours, je serai avec Toi de nouveau. Et je serai si fidèle jusqu'à t'ennuyer. »

« Va donc. A l'aube qui se lèvera dans quatre jours, soyez à la Porte des Poissons. Adieu et que Dieu te garde. »

Judas baise le Maître et s'en va à côté de l'ânon qui trottine sur la route poussiéreuse.

La nuit tombe sur la campagne qui se fait silencieuse. Simon observe le travail des horticulteurs qui arrosent leurs sillons.

Jésus est resté à sa place quelque temps. Puis il se lève, tourne derrière la maison et s'éloigne dans le verger. Il s'isole. Il va jusqu'au bosquet épais où de gros grenadiers sont séparés par des buissons peu élevés qui seraient bien des groseilliers. Mais je ne sais rien de précis. Ils n'ont pas de fruits et je connais peu leur feuillage. Jésus se cache là derrière. Il s'agenouille. Il prie... et puis se courbe, le visage contre terre, sur l'herbe et il pleure. C'est ce que ses soupirs profonds et entrecoupés me disent. Ce sont des pleurs découragés, sans sanglots, mais tellement tristes.

Il passe un long moment dans cette attitude. Voilà la faible clarté du crépuscule, mais il ne fait pas encore nuit pour empêcher de voir. Et dans la faible lumière, voici qu'on distingue par dessus un groseillier la figure laide et honnête de Simon. Il regarde, cherche et distingue la forme ramassée du Maître tout couvert de son manteau bleu foncé qui le fait presque disparaître dans les ombres du sol. On voit à peine la tête blonde et les mains jointes en prière, qui s'élèvent au-dessus de la tête appuyée sur les poignets. Simon le regarde de ses yeux plutôt bovins. Il comprend que Jésus est triste, par les soupirs qu'il pousse, et sa bouche aux lèvres épaisses et presque violettes s'ouvre: « Maître » appelle-t-il.

Jésus relève son visage. « Tu pleures, Maître, pourquoi ? Me permets-tu de venir ? » Le visage de Simon exprime l'étonnement et la peine. C'est un homme laid, décidément. Aux traits disgracieux, au teint olivâtre foncé, se joint la trace bleuâtre et profonde des cicatrices laissées par son mal. Mais il a un regard si bon que sa laideur disparaît.

« Viens, Simon, ami. » Jésus s'est assis sur l'herbe. Simon s'assoit à côté de Lui.

« Pourquoi es-tu triste, mon Maître ? Moi, je ne suis pas Jean et je ne saurai te donner tout ce que lui te donne. Mais j'ai en moi le désir de te donner tout réconfort. Et je n'ai qu'une douleur : celle d'être incapable de le faire. Dis-moi : je t'ai peut-être déplu, ces jours derniers, au point d'être accablé de devoir rester avec moi ? »

« Non, mon bon ami, tu ne m'as jamais déplu depuis le moment où je t'ai vu. Et je crois que je n'aurai jamais de raisons de souffrir de toi. »

« Et, alors, Maître ? Je ne suis pas digne de ta confiance, mais par mon âge, je pourrais presque être pour Toi un père, et tu sais quel désir j'ai toujours eu d'avoir un fils... Laisse-moi te caresser comme si tu m'étais un fils et qu'en ce moment de peine je te tienne lieu de père et de mère. C'est que tu as besoin de ta Mère pour oublier tant de choses... »

« Oh ! Oui, de ma Mère ! »

« Eh bien, en attendant que tu puisses te consoler près d'Elle, laisse à ton serviteur la joie de te consoler. Tu pleures, Maître, parce qu'il y a eu quelqu'un qui t'a déplu. Depuis plusieurs jours, ton visage est comme le soleil quand le voilent les nuages. Je t'observe. Ta bonté cache ta blessure, pour qu'on ne déteste pas celui qui te blesse. Mais cette blessure te fait souffrir et te donne la nausée. Mais, dis-moi, mon Seigneur: pourquoi n'éloignes-tu pas la source de cette peine ? »

« Parce que, humainement, c'est inutile et ce serait contre la charité. »

« Ah ! Tu as compris que je parle de Judas ! C'est par lui que tu souffres. Comment peux-tu, Toi Vérité, supporter ce menteur ? Il ment sans changer de couleur. Il est fourbe plus qu'un renard, fermé plus qu'un rocher. Maintenant, il est parti. Pour quoi faire ? Combien d'amis peut-il avoir ? Je souffre de te laisser, mais je voudrais le suivre et voir... Oh ! Non Jésus ! Cet homme... éloigne-le, mon Seigneur. »

« C'est inutile. Ce qui doit être, sera. »

« Que veux-tu dire ? »

« Rien de spécial. »

« Tu l'as laissé aller volontiers parce que... parce que il t'a dégoûté par sa manière d'agir à Jéricho. »

« C'est vrai, Simon. Je te le dis encore : ce qui doit être sera, et Judas fait partie de cet avenir. Lui aussi doit y être ! »

« Mais, Jean m'a dit que Simon-Pierre est toute franchise, tout feu... Est-ce qu'il le supportera celui-là ? »

« Il *doit* le supporter. Pierre a lui aussi sa partie à jouer et Judas est la trame sur laquelle il doit tisser *sa* part. C'est l'école où Pierre se formera plus qu'avec tout autre. Être bons avec des Jean, comprendre les esprits qui lui ressemblent, c'est à la portée même des idiots. Mais être bon avec un Judas, savoir comprendre les esprits comme le sien et être pour eux médecins et prêtres, c'est difficile. Judas est votre enseignement vivant.»

« Le nôtre ? »

« Oui, le *vôtre.* Le Maître n'est pas éternel sur la terre. Il s'en ira après avoir mangé le pain le plus dur et bu le vin le plus âpre. Mais vous resterez pour me continuer ...et vous devez savoir. Car le monde ne finit pas avec le Maître, mais il dure après, jusqu'au retour final du Christ et au jugement final de l'homme. Et, en vérité, je te dis que pour un Jean, un Pierre, un Simon, un Jacques, André, Philippe, Barthélemy, Thomas il y a au moins autant de fois sept Judas. Et plus, plus encore !... »

Simon réfléchit et se tait. Puis il dit : « Les bergers sont bons, Judas les méprise, mais moi je les aime. »

« Je les aime et les loue. »

« Ce sont des âmes simples, comme il faut l'être pour te plaire. »

« Judas a vécu en ville. »

« Son unique excuse. Mais il y en a tant qui ont vécu en ville, et pourtant... Quand viendras-tu chez mon ami ? »

« Demain, Simon. Bien volontiers car nous sommes seuls, Moi et toi. Je pense que c'est un homme cultivé et qui a, comme toi, de l'expérience. »

« Il souffre beaucoup... Dans son corps et beaucoup plus dans son cœur. Maître... je voudrais te demander une chose: s'il ne te parle pas de ses tristesses, ne l'interroge pas, Toi, sur sa maison. »

« Je ne le ferai pas, Je suis venu pour ceux qui souffrent, mais je ne force pas les confidences. Le chagrin a sa pudeur ... »

« Et moi, je ne l'ai pas respectée,.. Mais, j'ai senti tant de peine... »

« Tu es mon ami et déjà tu avais donné un nom à ma douleur. Moi, pour ton ami, je suis le Rabbin inconnu. Quand il me connaîtra... alors... Partons. La nuit est venue. Ne faisons pas attendre les hôtes qui sont fatigués. Demain, à l'aube, nous irons à Béthanie. »

28 – JUDAS DE KERIOT EST UN VOLEUR

*(Prépassion ; Livre 8)*

Jésus se trouve avec les [femmes disciple](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/FemmesDisciples.htm)s et les deux apôtres sur une des premières ondulations des montagnes en arrière d'Éphraïm. [Jeanne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanneChouza.htm) n'a pas avec elle les enfants ni [Esther](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EstherChouza.htm). Je pense qu'ils ont déjà été envoyés à Jérusalem, avec [Jonathas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JonathasBethleem.htm). Il y a seulement en plus de la Mère de Jésus, [Marie de Cléophas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieAlphee.htm), [Marie Salomé](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieSalome.htm), Jeanne, [Élise](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EliseBethsour.htm), [Nique](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nike.htm) et [Suzanne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SuzanneCana.htm). Les deux sœurs de Lazare ne sont pas encore là.

Élise et Nique sont en train de plier des vêtements qui ont certainement été lavés à un ruisseau qui brille tout en bas ou apportés ici du torrent sur le plateau ensoleillé et Nique, après en avoir regardé un, le porte à Marie de Cléophas en disant : "A celui-là aussi ton fils a décousu l'ourlet."

Marie d'Alphée prend le vêtement et le met près des autres qu'elle a près d'elle sur l'herbe.

Toutes les disciples sont occupées à coudre, à réparer les déchirures qui se sont produites pendant les nombreux mois où les apôtres étaient seuls.

Élise, qui s'approche avec d'autres vêtements secs, dit : "On voit bien que depuis trois mois vous n'avez pas eu avec vous une femme au courant ! Il n'y a pas un vêtement en ordre, sauf celui du Maître qui en compensation n'en a que deux. Celui qu'il porte et celui lavé aujourd'hui."

"Il les a donnés tous. Il semblait pris par la frénésie de ne plus rien avoir. Il a des vêtements de lin depuis déjà plusieurs jours" dit Judas.

"Heureusement que ta Mère a pensé à en apporter des neufs. Celui qui est teint en pourpre est vraiment très beau. Il te fallait cela, Jésus, bien que tu sois si bien ainsi vêtu de lin. Tu ressembles vraiment à un lys !" dit Marie d'Alphée.

"Un lys très grand, Marie !" satirise Judas.

"Mais pur comme certainement tu ne l'es pas, ni non plus comme l'est Jean. Toi aussi, tu es vêtu de lin mais, crois-le, tu ne sembles pas un lys !" réplique franchement Marie d'Alphée.

"Moi, je suis brun de cheveux et de teint. Pour cela je suis différent."

"Non. Ce n'est pas dû à cela. C'est que toi, la candeur, tu l'as sur toi, et Lui l'a à l'intérieur. Elle transpire de son regard, de son sourire, de sa parole. C'est cela. Ah ! Comme on est bien ici avec mon Jésus." Et la bonne Marie pose l'une de ses mains flétries de vieille femme et de travailleuse sur le genou de Jésus qui caresse cette main honnête.

Marie Salomé, qui est en train de regarder un vêtement, s'écrie : "Ceci est pire qu'une déchirure ! Oh ! Mon fils ! Qui a bouché le trou de cette façon ?" et scandalisée, elle montre à ses compagnes une sorte de... nombril tout froncé de sorte qu'il fait un anneau qui ressort sur l'étoffe et que tiennent ensemble certains points capables d'horrifier une femme. L'étrange réparation est l'épicentre d'une série de plis en éventail qui s'élargissent sur l'épaule du vêtement. Tout le monde rit, à commencer par Jean, l'auteur de la reprise, qui explique : "Je ne pouvais rester avec la déchirure et alors... je l'ai bouchée !"

"Je le vois, pauvre de moi ! Je le vois ! Mais ne pouvais-tu pas le faire coudre par Marie de Jacob ?"

"Elle est presque aveugle, la pauvre femme ! Et puis... le malheur c'est que ce n'était pas une déchirure ! C'était un vrai trou. Le vêtement est resté attaché au fagot que je portais sur l'épaule et, en enlevant le fagot de sur mon épaule, le morceau de vêtement est venu avec. Alors j'ai réparé ainsi !"

"Tu l'as abîmé ainsi, mon fils. Il me faudrait... " Elle examine le vêtement, mais secoue la tête et dit :"J'espérais pouvoir enlever l'ourlet, mais il n'y en a plus..."

"C'est moi qui l'ai enlevé à Nobé, car le pli était coupé. Mais j'ai donné à ton fils la partie que j'avais enlevée..." explique Élise.

"Oui, mais je m'en suis servi pour faire une corde à mon sac..."

"Pauvre fils ! Comme il est nécessaire que nous soyons près d'eux !" dit Marie très Sainte qui répare le vêtement de je ne sais qui.

"Et pourtant, ici il faut de l'étoffe. Regardez. Les points ont fini de déchirer tout autour, et d'un mal déjà grand en est venu un irréparable; à moins que... l'on puisse trouver quelque chose qui remplace l'étoffe manquante. Alors... cela se verra encore... mais ce sera passable."

"Tu m'as donné l'idée pour une parabole..." dit Jésus, et en même temps Judas dit : "Je crois avoir au fond de mon sac un morceau d'étoffe de cette couleur. C'est le reste d'un vêtement qui était trop déteint pour que je le porte, je l'ai donné à un petit homme qui était tellement plus petit que moi, que nous avons dû en couper presque deux palmes. Si tu attends, je vais le chercher. Mais auparavant je voudrais entendre la parabole."

"Que Dieu te bénisse. Écoute aussi. Pendant ce temps, je remets les cordons du vêtement de Jacques. Ils sont tout élimés."

"Parle, Maître. Ensuite je ferai plaisir à Marie Salomé."

"Je parle. Je compare l'âme à une étoffe. Quand elle est infusée, elle est nouvelle, sans déchirure. Elle a seulement la tache originelle, mais elle n'a pas de blessures dans sa constitution, ni d'autres taches, ni de consomption. Puis, avec le temps, et à cause des vices qu'elle accueille, elle s'use jusqu'à se couper, elle se tache par ses imprudences, elle se déchire par ses désordres. Maintenant, quand elle est déchirée, il ne faut pas la ravauder maladroitement, ce qui serait la cause de déchirures plus nombreuses, mais il faut de patientes et de longues et parfaites reprises pour faire disparaître le plus possible la ruine qui s'est produite. Et si l'étoffe est trop déchirée, et même si elle est déchirée au point d'avoir perdu un morceau, on ne doit pas orgueilleusement prétendre supprimer la ruine par soi-même, mais aller trouver Celui que l'on sait pouvoir rendre l'âme de nouveau intègre parce qu'il Lui est permis de tout faire et parce que Lui peut tout faire. Je parle de Dieu, mon Père, et du Sauveur que je suis. *Mais l'orgueil de l'homme est tel que, plus grande est la ruine de son âme, et plus il cherche à la rapiécer par des remèdes incomplets qui créent une infirmité de plus en plus grande.* Vous pourrez m'objecter qu'une déchirure se verra toujours. Marie Salomé l'a dit aussi. Oui, *on verra toujours les blessures qu'une âme a subies, mais l'âme livre sa bataille et il s'ensuit donc qu'elle soit blessée, si nombreux sont les ennemis qui l'entourent.* Mais personne ne peut dire, en voyant un homme couvert de cicatrices, qui sont les signes d'autant de nombreuses blessures reçues en combattant pour obtenir la victoire, personne ne peut dire : "Cet homme est immonde". On dira au contraire : "Celui-ci est un héros. Voilà les marques empourprées de sa valeur". Et on ne verra jamais un soldat éviter de se faire soigner par honte d'une glorieuse blessure, mais au contraire il ira trouver le médecin et lui dira avec un saint orgueil : "Voilà, j'ai combattu et j'ai vaincu. Je ne me suis pas épargné, tu le vois. Maintenant remets-moi en état, pour que je sois prêt pour d'autres batailles et d'autres victoires". Au contraire, celui qui a des plaies de maladies immondes, produites en lui par des vices indignes, celui-là a honte de ses plaies devant ses parents et ses amis, et même devant les médecins, et parfois il est si absolument stupide qu'il les tient cachées jusqu'à ce que leur puanteur les révèle. Mais alors, il est trop tard pour réparer. Les *humbles sont toujours sincères et même ce sont des valeureux qui n'ont pas à avoir honte des blessures reçues dans la lutte. Les orgueilleux sont toujours menteurs et lâches. A cause de leur orgueil, ils arrivent à la mort, faute de vouloir aller vers Celui qui peut les guérir et Lui dire : "Père, j'ai péché. Mais si tu veux, tu peux me guérir". Nombreuses sont les âmes qui, à cause de l'orgueil de ne pas avoir à confesser une faute initiale, arrivent à la mort. Et alors, pour elles aussi, c'est trop tard. Elles ne réfléchissent pas que la miséricorde divine est plus puissante et plus vaste que toute gangrène, si puissante et si étendue qu'elle soit, et qu'elle peut tout guérir. Mais elles, les âmes des orgueilleux, quand elles s'aperçoivent qu'elles ont méprisé tout moyen de salut, tombent dans le désespoir, puisqu'elles sont sans Dieu, et en disant : "Il est trop tard", elles se donnent la dernière mort, celle de la damnation.* Et maintenant, Judas, va prendre ton étoffe..."

"J'y vais, mais elle ne m'a pas plu cette parabole. Je ne l'ai pas comprise."

"Mais elle est si limpide ! Je l'ai comprise, moi, qui suis une pauvre femme !" dit Marie Salomé.

"Et moi, pas. Autrefois tu en disais de plus belles. Maintenant... les abeilles... l'étoffe... les villes qui changent de nom... les âmes qui sont des barques... Des choses *si pauvres et si confuses,*  qu'elles ne me plaisent plus et que je ne comprends pas... Mais maintenant, je vais prendre l'étoffe, car pratiquement je dis qu'elle est nécessaire, mais que ce sera toujours un vêtement abîmé" et Judas se lève et s'éloigne.

Marie a toujours plus incliné la tête sur son travail pendant que Judas parlait. Jeanne, au contraire, l'a levée en fixant l'imprudent d'un air indigné. Élise aussi l'a levée, mais ensuite elle a imité Marie, et de même Nique. Suzanne a écarquillé ses grands yeux, stupéfaite, et elle a regardé Jésus au lieu de l'apôtre, comme si elle se demandait pourquoi il ne réagissait pas. Aucune n'a parlé ni fait de gestes. Mais Marie Salomé et Marie d'Alphée, plus populaires, se sont regardées en hochant la tête et, Judas à peine parti, Marie Salomé dit : "C'est lui qui a la tête mal en point!"

"Oui, et c'est pour cela qu'il ne comprend rien, et je ne sais même pas si tu pourras la lui remettre en place. Si mon fils était ainsi, je la lui romprais complètement. Oui, comme je la lui ai faite pour qu'elle fût une tête de juste, ainsi je lui la romprais. Il vaut mieux avoir le visage balafré que le cœur !" dit Marie d'Alphée.

"Sois indulgente, Marie. Tu ne peux comparer tes enfants qui ont grandi dans une famille honnête, dans une ville comme Nazareth, avec cet homme" dit Jésus.

"Sa mère est bonne. Son père n'était pas mauvais, je l'ai entendu dire" réplique Marie d'Alphée,

"Oui, mais son cœur ne manquait pas d'orgueil. C'est pour cela qu'il a éloigné le fils de sa mère trop tôt, et qu'il a contribué, lui aussi, *à* développer l'hérédité morale, qu'il avait donnée à son fils, en l'envoyant à Jérusalem. Il est douloureux de le dire, mais certainement le Temple n'est pas un endroit où l'orgueil héréditaire soit susceptible de diminuer..," dit Jésus

"Aucune place de Jérusalem, qui soit une place d'honneur, n'est indiquée pour diminuer l'orgueil et tout autre défaut" dit Jeanne en soupirant. Et elle ajoute : "Ni non plus toute autre place d'honneur que ce soit à Jéricho ou à Césarée de Philippe, à Tibériade comme à l'autre Césarée..." et elle coud rapidement en penchant son visage sur son travail plus qu'il n'est nécessaire.

"[Marie de Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieMagdala.htm) a de l'autorité, mais elle n'a pas d'orgueil" observe Nique.

"Maintenant. Mais avant elle était très fière, à l'opposé de ses parents qui ne furent jamais ainsi" répond Jeanne.

"Quand vont-elles venir ?" demande Marie Salomé.

"Bientôt, si nous devons partir d'ici trois jours."

"Travaillons rapidement, alors. Nous avons à peine le temps de tout finir" dit Marie d'Alphée pour les faire presser.

"On a tardé de venir à cause de Lazare. Mais ce fut bien, car beaucoup de fatigue a été épargnée à Marie" dit Suzanne.

"Mais te sens-tu capable de faire tant de chemin ? Tu es si pâle et si lasse, Marie !" demande Marie d'Alphée en mettant sa main sur les genoux de Marie et en la regardant avec peine.

\*Je ne suis pas malade, Marie, et certainement je puis marcher."

"Malade non, mais si affligée, Mère. Je donnerais dix et dix ans de ma vie, j'embrasserais toutes les douleurs pour te revoir comme je t'ai vue la première fois" dit Jean qui la regarde avec pitié.

"Mais ton amour est déjà un remède, Jean. Je sens mon cœur se calmer en voyant comme vous aimez mon Fils. Car il n'y a pas d'autre cause de ma souffrance, pas d'autre que de voir qu'il n'est pas aimé. Ici, près de Lui, et parmi vous, si fidèles, je refleuris déjà. Mais certainement... ces derniers mois... seule à Nazareth... après l'avoir vu partir déjà si tourmenté, déjà si persécuté... et entendant toutes ces rumeurs... Oh ! Quelle douleur ! Mais, près de Lui, je vois, je dis : "Au moins mon Jésus a sa Maman qui le console, qui Lui dit des paroles qui couvrent d'autres paroles" et je vois aussi que tout amour n'est pas mort en Israël. Et j'ai la paix, un peu de paix. Pas beaucoup... car..." Marie n'en dit pas davantage. Elle baisse son visage qu'elle avait levé pour parler à Jean, et on ne voit plus que le haut de son front que fait rougir une émotion muette... et puis deux larmes brillent sur le vêtement sombre qu'elle reprise.

Jésus soupire et se lève de sa place pour aller s'asseoir à ses pieds devant elle. Là, il abandonne sa tête sur les genoux de Marie, il baise la main qui tient l'étoffe et reste ainsi ensuite, comme un enfant qui se repose. Marie enlève l'aiguille de l'étoffe pour ne pas blesser son Fils, puis elle met sa main droite sur la tête de Jésus penchée sur ses genoux et elle lève son visage en regardant le ciel. Elle prie certainement bien que ses lèvres ne remuent pas; toute son attitude dit qu'elle prie. Puis elle se penche pour baiser son Fils sur les cheveux, près des tempes découvertes.

Les autres ne parlent pas jusqu'au moment où Marie Salomé dit; "Mais comme il tarde Judas ! Le soleil va se coucher ! Et je n'y verrai pas bien !"

"Peut-être quelqu'un l'a arrêté" répond Jean et il demande à sa mère : "Veux-tu que j'aille lui dire de se hâter ?"

"Tu ferais bien. Car s'il ne trouve pas l'étoffe pareille, je vais raccourcir les manches, d'autant plus que l'été arrive, et pour l'automne je te préparerai un autre vêtement car celui-là ne peut plus aller, et avec le morceau enlevé, je t'arrangerai ici. Pour aller à la pêche il sera encore bon, car certainement, après la Pentecôte, vous reviendrez en Galilée."

"Alors, j'y vais" dit Jean, et toujours aimable, il demande aux autres femmes : "Avez-vous des vêtements déjà prêts, que je puisse emporter dans nos maisons ? Si oui, donnez-les-moi, vous serez moins chargées pour revenir,"

Les femmes rassemblent ce qu'elles ont déjà réparé et le donnent à Jean qui se tourne pour s'en aller, mais il s'arrête tout à coup en voyant arriver en courant [Marie de Jacob](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieJacob.htm).

La bonne petite vieille marche péniblement et s'empresse autant que le lui le permettent ses nombreuses années et elle crie à Jean : "Le Maître est-il ici ?"

"Oui, mère. Que veux-tu ?"

La femme répond en continuant de courir : "[Ada](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JanoeAda.htm) est mal... Et son mari voudrait la consoler en appelant Jésus... Mais depuis que ces samaritains ont été... si mauvais, il n'ose pas... Je lui ai dit : "Tu ne le connais pas encore. Moi j'y vais et... il ne... me dira pas non"." La petite vieille est toute essoufflée par la course et la montée.

"Ne cours pas davantage. Je viens avec toi, ou plutôt je te précède. Suis-nous tranquillement. Tu es vieille, mère, pour courir ainsi" lui dit Jésus. Et puis à sa Mère et aux femmes disciples : "Je reste au village. Paix à vous."

Il prend Jean par un bras et descend rapidement avec lui. La petite vieille qui a repris son souffle les suivrait après avoir répondu aux femmes qui l'interrogent : "Hum ! Seul le Rabbi peut la sauver. Autrement elle va mourir comme Rachel. Elle se refroidit et perd ses forces et se débat déjà dans les convulsions de la douleur".

Mais les femmes la retiennent en lui disant : "Mais vous n'avez pas essayé des briques chaudes sous les reins ?"

"Non ! Il vaut mieux l'envelopper dans de la laine imbibée de vin aromatisé, le plus chaud possible."

"A moi, pour Jacques, me firent du bien les onctions d'huile et puis les briques chaudes."

"Faites-la boire beaucoup,"

"Si elle pouvait se tenir debout et faire quelques pas, et que pendant ce temps on lui frictionne les reins fortement."

Les femmes-mères, c'est-à-dire toutes sauf Nique et Suzanne, et Marie qui ne souffrit pas les peines de toute femme en mettant son Fils au jour, préconisent une chose ou l'autre.

"Tout ! On a tout essayé. Mais ses reins sont trop fatigués. C'est son onzième enfant ! Mais maintenant j'y vais. J'ai repris mon souffle. Priez pour cette mère! Que le Très-Haut la garde vivante jusqu'à ce que le Rabbi arrive à elle." Et elle s'en va en trottinant, la pauvre vieille seule et bonne.

Jésus, pendant ce temps, descend rapidement vers la ville que le soleil réchauffe. Il entre dans la ville par l'endroit opposé à celui où se trouve leur maison, c'est-à-dire par le nord-ouest d'Éphraïm alors que la maison de Marie de Jacob est au sud-est. Il marche rapidement, sans s'arrêter à parler avec ceux qui voudraient le retenir. Il les salue et s'éloigne.

Un homme remarque : "Il est fâché contre nous. Ceux des autres villages ont mal agi. Il a raison."

"Non. Il va chez Janoé. Sa femme meurt à son onzième enfantement."

"Pauvres enfants ! Et le Rabbi y va ? Trois fois bon. Offensé, il comble de bienfaits."

"Mais Janoé ne l'a pas offensé ! Aucun de nous ne l'a offensé !"

"Mais ce sont toujours des hommes de Samarie."

"Le Rabbi est juste, et il sait distinguer. Allons voir le miracle."

"Nous ne pourrons pas entrer. C'est une femme et qui doit enfanter."

"Mais nous entendrons pleurer l'enfant et ce sera une voix de miracle."

Ils s'en vont en courant pour rejoindre Jésus. D'autres aussi viennent avec eux pour voir.

Jésus arrive à la maison désolée par l'imminent malheur. Les dix enfants — la plus grande est une fillette en larmes contre laquelle se serrent ses petits frères en pleurs — restent dans un coin de l'entrée, près de la porte grande ouverte. Des commères qui vont et viennent, des murmures, des bruits de pieds déchaussés qui courent sur le pavage de briques.

Une femme voit Jésus et pousse un cri : "Janoé ! Espère ! Il est venu !" et elle s'en va en courant avec un broc fumant.

Un homme accourt, se prosterne. Il ne fait qu'un geste et il dit : "Je crois. Pitié, pour eux" et il montre ses enfants.

"Lève-toi et prends courage. Le Très-Haut aide celui qui a foi, et Il a pitié de ses enfants affligés."

"Oh ! Viens, Maître ! Viens. Elle est déjà noire. Elle est étranglée par les convulsions. Elle ne respire quasi plus. Viens !" L'homme qui a déjà perdu la tête, la perd complètement en entendant une commère qui l'appelle : "Janoé, accours ! Ada se meurt !" il pousse, il tire Jésus pour le faire aller vite, vite, vite, vers la pièce de la mourante, sourd aux paroles de Jésus qui dit : "Va, et aie foi !"

De la foi, il en a, le pauvre homme, mais ce qui lui manque c'est de pouvoir comprendre le sens de ces paroles, le sens secret qui lui donne déjà la certitude du miracle. Et Jésus, poussé et tiré, monte l'escalier pour entrer dans la pièce où se trouve la femme. Mais Jésus s'arrête sur le palier de l'escalier, à environ trois mètres de la porte ouverte qui laisse voir un visage exsangue, livide même, déjà étiré dans le masque de l'agonie. Les commères ne tentent plus rien. Elles ont recouvert la femme jusqu'au menton et elles regardent. Elles sont pétrifiées dans l'attente du trépas.

Jésus étend ses bras et il crie : "Je veux !" et il se retourne pour partir.

Le mari, les commères, les curieux, qui se sont rassemblés, restent déçus parce que, peut-être, ils espéraient que Jésus ferait quelque chose de plus extraordinaire, la naissance immédiate de l'enfant. Mais Jésus, en se frayant un passage, les regarde en face en passant devant eux et leur dit : "Ne doutez pas. Encore un peu de foi. Un moment. La femme doit payer l'amer tribut de l'enfantement, mais elle va bien." Et il descend l'escalier, les laissant interdits. Au moment de sortir dans la rue, il dit en passant aux dix enfant apeurés : "Ne craignez pas ! La mère est sauvée" et, en le disant, il caresse de la main les petits visages craintifs. A ce moment un grand cri retentit dans la maison et arrive jusque dans la rue où arrive aussi Marie de Jacob qui crie : "Miséricorde !" en croyant que ce cri annonce la mort.

"Ne crains pas, Marie ! Et va vite ! Tu vas voir naître le petit. Les forces sont revenues avec les douleurs, mais bientôt ce sera la joie."

Il s'en va avec Jean. Personne ne le suit car tout le monde veut voir si le miracle s'accomplit, et même d'autres accourent vers la maison, car la nouvelle s'est répandue que le Rabbi est allé sauver Ada. Et ainsi Jésus, en se faufilant par une ruelle, peut arriver sans encombre à une maison où il entre en appelant : "Judas ! Judas !" Personne ne répond.

"Il est allé là-haut, Maître. Nous pouvons nous aussi aller à la maison. Je dépose ici les vêtements de Judas, de Simon et de ton frère Jacques, et puis je mettrai les autres de Simon Pierre, d'André, de Thomas et de Philippe dans la maison d'Anne."

C'est ce qu'ils font et je comprends que pour faire place aux femmes disciples, les apôtres s'en sont allés dans d'autres maisons, sinon tous, au moins une partie d'entre eux.

Désormais débarrassés des vêtements, il s'en vont en parlant entre eux, vers la maison de Marie de Jacob et y entrent par la petite porte du jardin qui est seulement poussée. La maison est silencieuse et vide. Jean voit posée à terre une amphore pleine d'eau et, pensant peut-être que la petite vieille l'a déposée là avant qu'on ne l'appelle pour assister la femme, il la prend et se dirige vers une pièce fermée. Jésus s'attarde dans le couloir pour enlever son manteau et le plier avec son soin habituel avant de le déposer sur le coffre de l'entrée. Jean ouvre la porte et pousse un "ah !" presque terrifié. Il laisse tomber le broc et couvre ses yeux de ses mains, en se courbant, comme pour se faire petit, pour disparaître, pour ne pas voir. De la pièce arrive un bruit de pièces de monnaie qui se répandent sur le sol en résonnant.

Jésus est déjà à la porte. Il m'a fallu plus de temps pour décrire qu'à Lui pour arriver. Il écarte vivement Jean qui gémit : "Va-t'en ! Va-t'en !" Il ouvre la porte entrouverte. Il entre. C'est la pièce où, depuis que les femmes sont là, ils prennent leurs repas. Il s'y trouve deux coffres anciens ferrés et devant l'un d'eux, juste en face de la porte, se trouve Judas, livide, ses yeux étincellent de colère et en même temps d'effroi, avec une bourse dans les mains... Le coffre fort est ouvert... et à terre sont répandues des pièces et d'autres tombent par terre en glissant hors d'une bourse qui est sur le bord du coffre, ouverte, et à moitié couchée. Tout témoigne d'une manière qui ne peut laisser aucun doute de ce qui se passe. Judas est entré dans la maison, il a ouvert le coffre et il a volé. Il était en train de voler.

Personne ne parle. Personne ne bouge. Mais c'est pire que si tous criaient et se lançaient les uns contre les autres. Trois statues : Judas, le démon; Jésus, le Juge; Jean, le terrorisé par la révélation de la bassesse de son compagnon.

La main de Judas qui tient sa bourse est agitée par un tremblement et les pièces qui s'y trouvent laissent entendre un bruit étouffé.

Jean est tout tremblant et, bien qu'il soit resté les mains serrées sur sa bouche, ses dents claquent alors que ses yeux effrayés regardent Jésus plus que Judas.

Jésus ne frémit pas. Il est debout et glacial, tout à fait glacial tellement il est rigide.

Finalement il fait un pas, un geste et prononce un mot. Un pas vers Judas, un geste pour faire signe à Jean de se retirer et un mot : "Va !"

Mais Jean a peur et gémit : "Non ! Non ! Ne me renvoie pas. Laisse-moi ici. Je ne dirai rien... mais laisse-moi ici, avec Toi."

"Va-t-en ! Ne crains pas ! Ferme toutes les portes... et s'il vient quelqu'un... n'importe qui... même ma Mère... ne les laisse pas venir ici. Va ! Obéis !"

"Seigneur !..." Il semble que ce soit Jean le coupable, tant il est suppliant et abattu.

"Va, te dis-je. Il n'arrivera rien. Va !" et Jésus adoucit son commandement en mettant sa main sur la tête du Préféré avec un geste caressant, et je vois que cette main maintenant tremble. Jean la sent trembler, il la prend et la baise avec un sanglot qui dit tant de choses. Il sort. Jésus ferme la porte avec un verrou. Il se retourne pour regarder Judas, qui doit être bien anéanti puisqu'il n'ose pas lui, si audacieux, un mot ou un geste.

Jésus va tout droit devant lui, en tournant autour de la table qui occupe le milieu de la pièce. Je ne sais dire s'il va rapidement ou lentement. Je suis trop effrayée par son visage pour mesurer le temps. Je vois ses yeux et j'ai peur comme Jean. Judas lui-même a peur, il s'arrête entre le coffre et une fenêtre grande ouverte par laquelle la lumière rouge du couchant se déverse toute sur Jésus.

Quels yeux a Jésus ! Il ne dit pas un mot. Mais quand il voit que de la ceinture du vêtement de Judas dépasse une sorte de crochet, il a une réaction effrayante. Il lève le bras avec le poing fermé, comme pour frapper le voleur, et sa bouche commence le mot : "Maudit !" Mais il se domine. Il arrête le bras qui allait tomber et coupe le mot aux trois premières lettres. Et faisant pour se maîtriser un effort qui le fait trembler tout entier, il se borne à desserrer son poing fermé, à abaisser son bras levé à la hauteur de la bourse que Judas a dans les mains, et à l'arracher pour la jeter contre le sol, en disant d'une voix étouffée alors qu'il foule aux pieds la bourse et les pièces, et les disperse avec une fureur contenue mais terrible : "Au loin ! Ordure de Satan ! Or maudit ! Crachat d'enfer ! Venin de serpent ! Au loin !"

Judas, qui a poussé un cri étouffé quand il a vu Jésus près de le maudire, ne réagit plus. Mais de l'autre côté de la porte fermée, un autre cri résonne quand Jésus lance la bourse contre le sol, et ce cri de Jean exaspère le voleur et lui rend son audace démoniaque. Il en devient furieux. Il se jette presque contre Jésus en criant : "Tu m'as fait espionner pour me déshonorer, espionner par un garçon imbécile qui ne sait même pas se taire, qui me fera honte en face de tous ! Mais c'est cela que tu voulais. Et du reste... Oui ! Moi, je le veux aussi. Je veux cela ! T'amener à me chasser ! T'amener à me maudire ! A me maudire ! A me maudire ! J'ai tout essayé pour me faire chasser." Il est enroué par la colère et brutal comme un démon. Il halète comme s'il avait quelque chose qui l'étrangle.

Jésus lui répète à voix basse mais terrible : "Voleur ! Voleur ! Voleur !" et il termine en disant : "Aujourd'hui voleur, demain assassin. Comme Barabbas. Pire que lui." Il lui souffle cette parole au visage car maintenant ils sont très proches.

Judas reprend haleine et répond : "Oui, voleur, et par ta faute. Tout le mal que je fais, c'est par ta faute et tu ne te lasses jamais de me ruiner. Tu sauves tout le monde. Tu donnes de l'amour et des honneurs à tous. Tu accueilles les pécheurs, les prostituées ne te dégoûtent pas, tu traites en amis les voleurs et les usuriers et les ruffians de [Zachée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/ZacheeJericho.htm), tu accueilles comme si c'était le Messie [l'espion du Temple](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SamuelSaphorim.htm), ô sot que tu es ! Et tu nous donnes pour [chef](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm) un ignorant, pour trésorier un [gabeleur](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Matthieu.htm), et pour ton [confident](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanZebedee.htm) tu prends un imbécile. Et à moi tu mesures la moindre piécette, tu ne me laisses pas d'argent, tu me tiens près de Toi comme un galérien est tenu près de sa place au banc de rameur. Tu ne veux même pas que nous, je dis nous, mais c'est moi, moi *seul, qui ne dois pas accepter d'obole des pèlerins.* C'est pour que je ne touche pas l'argent que tu as ordonné de ne prendre l'argent de personne. Parce que tu me hais. Eh bien : moi *aussi je te hais !* Tu n'as pas su me frapper et me maudire tout à l'heure. Ta malédiction m'aurait réduit en cendres. Pourquoi ne l'as-tu pas donnée ? Je l'aurais préférée plutôt que de te voir si incapable, si faible, un homme fini, un homme vaincu..."

"Tais-toi !"

"Non ! As-tu peur que Jean entende ? As-tu peur que lui finalement comprenne qui tu es, et qu'il t'abandonne ? Ah ! Tu l'as cette peur, Toi qui fais le héros ! Oui, tu as peur ! Et tu as peur de moi. Tu as peur ! C'est pour cela que tu n'as pas su me maudire. C'est pour cela que tu feins l'amour, alors que tu me hais ! Pour me flatter ! Pour me tenir tranquille ! Tu sais que je suis une force ! Tu le sais *que je suis la force.* La force qui te hait et qui te vaincra ! Je t'ai promis que je te suivrais jusqu'à la mort, en t'offrant tout, et je t'ai tout offert, et je resterai près de Toi, jusqu'à ton heure et jusqu'à mon heure. Roi magnifique qui ne sait pas maudire et chasser ! Roi des nuages ! Roi idole ! Roi imbécile ! Menteur ! Traître à ton propre destin. Tu m'as toujours méprisé, dès notre première rencontre. Tu n'as pas su me comprendre. Tu te croyais sage. Tu es un idiot. Je t'enseignais le bon chemin. Mais Toi... Oh ! Tu es le pur ! Tu es la créature qui est homme mais qui est Dieu, et tu méprises les conseils de l'Intelligent. Tu t'es trompé dès le premier moment, et tu te trompes. Tu... Tu es... Ah !"

Le flot de paroles cesse brusquement et après c'est un silence lugubre après tant de cris et une lugubre immobilité après tant de gestes. Pendant que j'écrivais sans pouvoir dire ce qui se passait, Judas courbé, semblable, oui, semblable à un chien féroce qui guette sa proie et s'en approche, prêt à s'élancer dessus, s'est approché de plus en plus de Jésus, avec un visage dont la vue est insoutenable, les mains crispées, les coudes serrés contre le corps, comme si réellement il allait l'attaquer. Jésus ne montre pas la moindre peur et tourne même le dos à l'autre, qui pourrait l'assaillir et Lui sauter au cou, sans pourtant le faire. Jésus se retourne pour ouvrir la porte et regarder dans le couloir si Jean vraiment s'en est allé. Le couloir est vide et presque obscur, car Jean a fermé la porte qui donne sur le jardin après être sorti de là. Alors Jésus referme la porte et la verrouille et s'adosse contre elle, en attendant, sans un geste ni une parole, que tombe la furie de Judas.

Je ne suis pas compétente, mais je crois ne pas me tromper en disant que par la bouche de Judas, c'est Satan lui-même qui parlait, que c'est un moment de possession évidente de Satan dans l'apôtre perverti, déjà au seuil du Crime, déjà damné par sa propre volonté. La manière même dont s'arrête le flot de paroles, laissant l'apôtre comme abasourdi, me rappelle d'autres scènes de possessions, vues pendant les trois années de la vie publique de Jésus.

Jésus, adossé à la porte, tout blanc contre le bois sombre, ne fait pas le moindre geste. Seulement ses yeux jettent sur l'apôtre un regard puissant de douleur et de ferveur. Si on pouvait dire que les yeux prient, je dirais que les yeux de Jésus prient pendant qu'il regarde le malheureux; en effet ce n'est pas seulement la maîtrise qui sort de ces yeux si affligés, mais c'est aussi la ferveur d'une prière. Puis, vers la fin de l'altercation de Judas, Jésus ouvre ses bras qui étaient serrés contre son corps, mais il ne les ouvre pas pour toucher Judas, ni pour faire un geste vers lui, ou pour les lever vers le ciel. Il les ouvre horizontalement, en prenant la pose du Crucifié, là contre le bois sombre et le mur rougeâtre. C'est alors que dans la bouche de Judas se ralentissent les dernières paroles et que sort le "Ah" qui interrompt son discours.

Jésus reste comme il est, les bras ouverts, et regarde toujours l'apôtre de ce regard douloureux et priant. Judas, comme quelqu'un qui sort du délire, se passe la main sur le front, sur son visage en sueur... réfléchit et, se souvenant de tout, s'écroule par terre et je ne sais s'il pleure ou non. Certainement il s'affale par terre comme si les forces lui manquaient.

Jésus abaisse son regard et ses bras et, à voix basse mais distincte, lui dit : "Eh bien ? Est-ce que je te hais ? Je pourrais te frapper du pied, t'écraser en te traitant de "ver", je pourrais te maudire, comme je t'ai délivré de la force qui te fait délirer. Tu l'as prise pour de la faiblesse mon impossibilité de te maudire. Oh ! Ce n'est pas de la faiblesse ! C'est que je suis le Sauveur. Et le Sauveur ne peut maudire. Il peut sauver. Il veut sauver... Tu as dit : "Je suis la force. La force qui te hait et qui te vaincra". Moi aussi je suis la Force et même : *je suis l'unique Force.* Mais ma force n'est pas de la haine, c'est de l'amour. Et l'amour ne hait pas et ne maudit pas, jamais. La Force pourrait triompher aussi dans les duels comme celui-ci entre toi et Moi, entre Satan qui est en toi et Moi, et t'enlever ton maître, pour toujours, comme je viens de le faire en devenant le signe qui sauve, le Tau que Lucifer ne peut voir. Il pourrait aussi remporter la victoire dans ces duels, comme il vaincra dans le combat prochain contre Israël incrédule et assassin, contre le monde et contre Satan vaincu par la Rédemption. Il pourrait même vaincre dans ces duels, comme il vaincra dans cette ultime bataille, lointaine pour celui qui compte les siècles, proche pour qui mesure le temps en le comparant à l'éternité.

Mais à quoi servirait-il de violer les règles parfaites de mon Père ? Serait-ce justice ? Serait-ce mérite ? Non. Il n'y aurait ni justice ni mérite. Pas de justice à l'égard des autres hommes coupables, auxquels ne serait pas enlevée la liberté de l'être, qui pourraient au dernier jour me demander le pourquoi de leur condamnation et me reprocher ma partialité à l'égard de toi seul. Ils seront des dizaines et des centaines de mille, soixante dix fois des dizaines et des centaines de mille, ceux qui feront les mêmes péchés que toi et se livreront au démon par leur propre volonté, et qui offenseront Dieu, tortureront leurs pères et mères, et seront des assassins, des voleurs, des menteurs, des adultères, des luxurieux, des sacrilèges, et enfin des déicides, en tuant matériellement le Christ un jour prochain, en le tuant spirituellement dans leurs cœurs dans les temps futurs.

Et tous pourraient me dire, quand je viendrai séparer les agneaux des boucs, pour bénir les premiers et pour maudire, alors oui, *pour maudire les seconds,* pour maudire car alors il n'y aura plus de rédemption, mais gloire ou condamnation, pour les maudire de nouveau après les avoir déjà maudits en particulier à leur mort et à leur jugement particulier.

En effet l'homme, tu le sais pour me l'avoir entendu dire des centaines et des milliers de fois, l'homme peut se sauver tant que dure sa vie, jusqu'à son dernier soupir. Il suffit d'un instant, d'un millième de minute, pour que tout soit dit entre l'âme et Dieu, pour qu'elle demande pardon et obtienne l'absolution... Tous, disais-je, pourraient me dire, tous ces damnés : "Pourquoi ne nous as-tu pas attachés au Bien, comme tu as fait pour Judas ?" Et ils auraient raison. Car tout homme naît avec les mêmes choses naturelles et surnaturelles; un corps, une âme. Et alors que le corps, étant engendré par des hommes, peut être plus ou moins robuste, plus ou moins sain à sa naissance, l'âme, créée par Dieu, est pareille pour tous, douée des mêmes propriétés, des mêmes dons de Dieu. Entre l'âme de Jean, je parle du Baptiste, et la tienne, il n'y avait pas de différence *quand elles furent infusées dans la chair.* Et pourtant je te dis que même si la Grâce ne l'avait pas présanctifié, pour que le Héraut du Christ fût sans tache, comme il conviendrait que le fussent *tous* ceux qui m'annoncent, du moins pour ce qui regarde les péchés actuels, son âme aurait été, serait *devenue* bien différente de la tienne, ou plutôt la tienne serait devenue différente de la sienne.

En effet il aurait conservé son âme dans la fraîcheur de l'innocence, il l'aurait même ornée toujours plus de justice en secondant la volonté de Dieu qui désire que vous soyez justes, en développant les dons gratuits reçus avec une perfection toujours plus héroïque. Toi, au contraire... Tu as dévasté ton âme et dispersé les dons que Dieu lui avait faits. Qu'as-tu fait de ton libre arbitre ? De ton intelligence ? As-tu conservé à ton esprit la liberté qu'il possédait ? As-tu employé l'intelligence de ton esprit avec intelligence ? Non. Tu ne veux pas m'obéir à Moi, je ne dis pas à Moi-Homme, mais même pas à Moi-Dieu, tu as obéi à Satan. Tu t'es servi de l'intelligence de ta pensée et de la liberté de ton esprit pour comprendre les Ténèbres. Volontairement.

Tu as été placé devant le Bien et le Mal. Tu as choisi le Mal. Et même, tu n'as été placé que devant le Bien, Moi. L'Éternel ton Créateur, qui a suivi l'évolution de ton âme, qui même connaissait cette évolution, car l'Éternelle Pensée n'ignore rien de ce qui se fait depuis que le temps existe, t'a placé devant le Bien, seulement devant le Bien, car Il sait que tu es faible plus qu'une algue de fossé.

Tu m'as crié que je te hais. Or, puisque je suis Un avec le Père et avec l'Amour, Un ici comme au Ciel — si en Moi existent les deux natures, et le Christ, par la nature humaine et tant que sa victoire ne l'aura pas libéré des limites humaines, est à Éphraïm et ne peut être autre part en cet instant; comme Dieu : *Verbe de Dieu,* je suis au Ciel comme sur la Terre, ma Divinité étant toujours omniprésente et toute puissante — or, puisque je suis Un avec le Père et l'Esprit-Saint, l'accusation que tu as faite contre Moi, c'est *contre le Dieu Un et Trin que tu l'as faite.* Contre ce Dieu-Père qui t'a créé *par* amour, contre ce Dieu-Fils qui s'est incarné pour te sauver *par amour,* contre ce Dieu-Esprit qui t'a parlé tant de fois pour te donner de bons désirs, par amour. Contre ce Dieu Un et Trin, qui t'a tant aimé, qui t'a amené sur mon chemin, en te rendant aveugle au monde pour te donner le temps de me voir, sourd au monde pour te donner la possibilité de m'entendre. Et toi !... Et toi!... Après m'avoir vu et entendu, après être venu librement au Bien, te rendant compte par ton intelligence que *c'était l'unique chemin de la vraie gloire,* tu as repoussé le Bien et tu t'es donné librement au Mal. Mais si tu l'as voulu par ton libre arbitre, si tu as toujours plus rudement repoussé ma main qui s'offrait à toi pour te tirer hors du gouffre, si tu t'es toujours plus éloigné du port pour t'enfoncer dans la mer furieuse des passions, du Mal, peux-tu me dire, à Moi, à Celui de qui je procède, à Celui qui m'a formé comme Homme pour essayer de te sauver, peux-tu dire que nous t'avons haï ?

Tu m'as reproché de vouloir ton mal... Même l'enfant malade reproche au médecin et à sa mère les remèdes amers qu'ils lui font boire et les choses agréables qu'ils lui refusent pour son bien. Satan t'a rendu tellement aveugle et fou, que tu ne comprends plus la vraie nature des précautions que j'ai prises en ta faveur et que tu puisses arriver à appeler malveillance, désir de te ruiner, ce qui était un soin prévoyant de ton Maître, de ton Sauveur, de ton Ami pour te guérir ? Je t'ai gardé près de Moi... Je t'ai enlevé l'argent des mains. Je t'ai empêché de toucher ce métal maudit qui te rend fou... Mais tu ne sais pas, mais tu ne te rends pas compte que c'est comme un de ces breuvages magiques qui éveillent une soif inextinguible, qui produisent dans le sang une ardeur, une fureur qui mène à la mort ? Toi, je lis ta pensée, tu me reproches : "Et alors, pourquoi pendant si longtemps m'as-tu laissé être celui qui était chargé de l'argent ?" Pourquoi ? Parce que si je t'avais empêché plus tôt de toucher l'argent, tu te serais vendu plus tôt et tu aurais volé plus tôt. Tu t'es vendu quand même, parce que tu pouvais voler peu de choses... Mais Moi, *je devais* essayer de l'empêcher sans violenter ta liberté. L'or est ta ruine. A cause de l'or tu es devenu luxurieux et traître..."

"Voilà ! Tu as cru aux paroles de Samuel ! Je ne suis pas..."

Jésus, dont la parole s'était animée de plus en plus, mais sans jamais prendre un ton violent ou annonciateur de châtiment, pousse un cri imprévu de domination, je dirais de fureur. Il darde son regard sur le visage que Judas a levé pour dire cette parole et il lui impose un "Tais-toi !" qui semble l'éclat de la foudre.

Judas retombe sur ses talons et n'ouvre plus la bouche.

Un silence pendant lequel avec un effort visible Jésus redonne à son humanité une attitude tranquille, une maîtrise si puissante qu'elle témoigne à elle seule du divin qui est en Lui. Il recommence à parler de sa voix habituelle, chaude, douce même quand elle est sévère, persuasive, conquérante... Il n'y a que les démons qui puissent résister à cette voix.

"Je n'ai pas besoin que Samuel ou n'importe qui parle pour connaître tes actions. Mais, ô malheureux ! Sais-tu devant qui tu te trouves ? C'est vrai ! Tu dis que tu ne comprends plus mes paraboles. Tu ne comprends plus mes paroles. Pauvre malheureux ! Tu ne te comprends même plus toi-même. Tu ne comprends même plus le bien et le mal. Satan à qui tu t'es donné de multiples façons, Satan que tu as suivi dans toutes les tentations qu'il te présentait, t'a rendu imbécile. Mais pourtant, autrefois, tu me comprenais ! Tu croyais que je suis Celui que je suis ! Et ce souvenir n'est pas éteint en toi. Et tu peux croire que le Fils de Dieu, que Dieu a besoin des paroles d'un homme pour connaître la pensée et les actions d'un autre homme ? Tu n'es pas encore perverti au point de ne pas croire que je suis Dieu, et c'est en cela que réside ta faute la plus grande. Car, que tu me crois tel, le prouve la peur que tu as de ma colère. Tu sens que tu ne luttes pas contre un homme, mais contre Dieu-même, et tu trembles. Tu trembles parce que, Caïn, tu ne peux voir Dieu et te le représenter autrement que comme Celui qui se venge Lui-même et qui venge les innocents. Tu as peur qu'il arrive pour toi comme à Coré, Datan et Abiron et à leurs partisans.

Et pourtant, sachant qui je suis, tu luttes contre Moi. Je devrais te dire : "Maudit !" Mais je ne serais plus le Sauveur... Tu voudrais que Moi, je te chasse. Tu fais tout, dis-tu, pour y arriver. Cette raison ne justifie pas tes actions, car tu n'as pas besoin de pécher pour te séparer de Moi. Tu peux le faire, te dis-je. Je te le dis depuis Nobé, quand tu es revenu vers Moi dans une pure matinée, souillé par le mensonge et l'impureté, comme si tu étais sorti de l'enfer pour tomber dans la fange des porcs, ou sur la litière de guenons libidineuses. J'ai dû faire effort sur Moi-même pour ne pas te repousser avec le bout de la sandale comme un chiffon dégoûtant et pour arrêter la nausée qui me bouleversait non seulement l'esprit, mais aussi les entrailles. Je te l'ai toujours dit, même avant de te recevoir, même avant de venir ici. Alors, c'est *vraiment pour toi, pour toi seul,* que j'ai fait ce discours. Mais tu as toujours voulu rester. Pour ta ruine. Toi ! Ma *plus grande douleur !* Mais voilà que tu penses et que tu dis, ô hérétique, chef de file de beaucoup qui viendront, que je suis au-dessus de la douleur.

Non. Je ne suis au-dessus que du péché, que de l'ignorance : au-dessus du péché puisque je suis Dieu, au-dessus de l'ignorance car il ne peut y avoir d'ignorance dans une âme qui n'est pas blessée par la Faute d'Origine. Mais je te parle comme Homme, comme l'Homme, comme l'Adam Rédempteur venu pour réparer la Faute d'Adam pécheur, et pour montrer ce qu'aurait été l'homme s'il était resté dans l'état où il fut créé : *innocent.* Parmi les dons de Dieu à cet Adam n'y avait-il pas peut-être une intelligence intacte et une science très grande, puisque l'union avec Dieu versait les lumières du Père tout Puissant dans son fils béni ? Moi, nouvel Adam, je suis au-dessus du péché *par ma propre volonté...* Un jour, dans un temps lointain, tu t'es étonné que j'ai été tenté, et tu m'as demandé si je n'avais jamais cédé. Tu t'en souviens ? Et je t'ai répondu... Oui, comme je pouvais te répondre... Car toi, dès ce moment, tu étais ainsi... un homme tellement déchu, qu'il était inutile de te mettre sous les yeux les perles très précieuses des vertus du Christ. Tu n'en aurais pas compris la valeur et... tu les aurais prises pour... des cailloux, tant leur grandeur était exceptionnelle. Dans le désert aussi, je t'ai répondu en te répétant les paroles, le sens des paroles que je t'avais dites en allant vers le Gethsémani. Si *cela avait été Jean ou même Simon* le *Zélote à me répéter cette question, j'aurais répondu d'une autre manière, car Jean est un pur et il ne l'aurait pas faite avec la malice avec laquelle tu la faisais, plein de malice comme tu l'étais... et parce que Simon est un vieux sage et, sans ignorer la vie comme Jean, il est arrivé à une sagesse qui sait contempler tout événement sans en être troublé dans son moi.* Mais eux ne m'ont pas demandé si je n'avais jamais cédé aux tentations, *à la tentation la plus commune, à cette tentation. Car dans la pureté intacte du premier, il n'y a pas de souvenirs de luxure, et dans l'esprit méditatif du second, il y une si grande lumière pour* *voir resplendir la pureté en Moi.* Tu as demandé... et je t'ai répondu, comme je pouvais. *Avec cette prudence qui ne doit jamais se séparer de la sincérité, l'une et l'autre, saintes aux yeux de Dieu. Cette prudence qui est comme le triple voile tendu entre le Saint et le peuple, tendu pour cacher le secret du Roi. Cette prudence qui règle les paroles selon le sujet qui les entend, selon sa capacité intellective de comprendre, sa pureté spirituelle et sa justice. Car certaines vérités, dites à des gens souillés, deviennent pour eux objet de risée, non de vénération...* Je ne sais si tu te souviens de toutes ces paroles. Moi je m'en souviens, et je te les répète ici, en cette heure où toi et Moi sommes tous les deux sur le bord de l'Abîme. Parce que... Mais il n'est pas besoin de dire cela. Je l'ai dit dans le désert en réponse au "pourquoi" que ma première explication n'avait pas apaisé : "Le Maître ne s'est jamais senti supérieur à l'homme pour être le 'Messie'. Au contraire, sachant qu'il était l'Homme, il a voulu l'être en tout sauf pour le péché. Pour être maître, il faut avoir été élève. Moi, je savais tout comme Dieu. Mon intelligence divine pouvait me faire comprendre même les luttes de l'homme, par puissance intellective et intellectuellement. Mais un jour quelqu'un de mes pauvres amis aurait pu me dire : 'Tu ne sais pas ce que cela veut dire d'être homme et d'avoir les sens et les passions'. Le reproche aurait été juste. Je suis venu ici pour me préparer non seulement à la mission, mais aussi à la tentation, à la tentation satanique, car l'homme n'aurait pas pu avoir de pouvoir sur Moi. Satan est venu à la fin de mon union solitaire avec Dieu, et j'ai senti que j'étais l'Homme avec une *vraie* chair sujette aux faiblesses de la chair : la faim, la lassitude, la soif, le froid. J'ai senti la matière avec ses exigences, le moral avec ses passions. Et si par ma volonté, j'ai dompté dès leur naissance toutes les passions qui ne sont pas bonnes, j'ai laissé croître les saintes passions". Te souviens-tu de ces paroles ?

Et j'ai dit encore, la première fois, à toi, à toi seul : "La vie est un don saint et alors elle doit être aimée saintement. La vie est un moyen qui sert à la fin, qui est l'éternité". J'ai dit : "Donnons alors à la vie ce qui lui sert pour durer et pour servir l'esprit dans sa conquête : continence de la chair dans ses appétits, continence de l'esprit dans ses désirs, continence du cœur dans toutes les passions qui appartiennent à l'humain, et élan sans limites vers les passions du Ciel : amour pour Dieu et le prochain, volonté de servir Dieu et le prochain, obéissance à la voix de Dieu, héroïsme dans le bien et dans la vertu". Et tu m'as dit, alors, que Moi je le pouvais parce que j'étais saint, mais que toi tu ne le pouvais pas, parce que tu étais un homme jeune, plein de vitalité. Comme si la jeunesse et la vigueur étaient une excuse pour le vice, comme s'il n'y avait que les vieux ou les malades, par suite de l'âge ou de la faiblesse, impuissants pour ce que tu pensais, brûlé comme tu l'es par la luxure, qui fussent soustraits aux tentations des sens ! J'aurais pu te répliquer tant de choses, alors. Mais tu n'étais pas en état de les comprendre. Tu ne l'es même pas maintenant, mais au moins maintenant tu ne peux sourire de ton sourire incrédule si Moi je te dis que l'homme sain peut être chaste, s'il n'accueille pas de lui-même les séductions du démon et des sens. La chasteté est une affection spirituelle, c'est un mouvement qui se répercute sur la chair et l'envahit toute entière, l'élève, la parfume, la préserve.

Celui qui est saturé de chasteté n'a pas de place pour les autres mouvements qui ne sont pas bons. La corruption n'entre pas en lui. Il n'y a pas de place pour elle. Et puis, la corruption n'entre pas du dehors. Ce n'est pas un mouvement de pénétration de l'extérieur dans l'intérieur. Mais c'est un mouvement qui de l'intérieur, du cœur, de la pensée, sort pour pénétrer et envahir l'enveloppe : la chair. C'est pour cela que j'ai dit que c'est du cœur que sort la corruption sous toutes ses formes. Tout adultère, toute luxure, tout péché sensuel, il n'en est pas dont l'origine soit à l'extérieur, mais il vient de l'activité de la pensée qui, corrompue, revêt d'un aspect excitant tout ce qu'elle voit. Tous les hommes ont des yeux pour voir. Et comment arrive-t-il alors qu'une femme qui laisse indifférents dix hommes qui la regardent comme une créature semblable à eux, qui la voient même comme une belle œuvre de la Création, mais sans pour cela sentir se soulever en eux des attraits et des imaginations obscènes, trouble-t-elle le onzième homme et l'amène-t-elle à des désirs indignes ? C'est que ce onzième a corrompu son cœur et sa pensée et où dix voient une sœur, lui voit une femelle.

Pourtant, sans te dire cela alors, je t'ai dit que je suis venu justement pour les hommes, non pour les anges. Je suis venu pour rendre aux hommes leur royauté de fils de Dieu, en leur enseignant à vivre en dieux. Dieu est exempt de luxure, ô Judas. Mais j'ai voulu vous montrer que l'homme aussi peut être exempt de luxure. Mais j'ai voulu vous montrer que l'on peut vivre comme je l'enseigne. Pour vous le montrer, j'ai dû prendre une *vraie* chair pour pouvoir souffrir les tentations de l'homme et dire à l'homme, après l'avoir instruit : "Faites comme Moi". Et tu m'as demandé si j'avais péché, étant tenté. T'en souviens-tu ? Je t'ai répondu, puisque tu ne pouvais comprendre que j'eusse été tenté sans être tombé, car il te semblait que la tentation ne convenait pas pour le Verbe et qu'il était impossible que l'Homme ne pèche pas, je t'ai répondu que tous peuvent être tentés, mais que ne sont pécheurs que ceux qui veulent l'être. Ton étonnement fut grand, tu ne croyais pas, au point que tu as insisté : "Tu n'as jamais péché ?" Alors tu pouvais être incrédule. Nous nous connaissions depuis peu. La Palestine est pleine de rabbis dont la doctrine qu'ils enseignent est l'antithèse de la vie qu'ils mènent. Mais maintenant tu sais que je n'ai pas péché, que je ne pèche pas. Tu le sais que la tentation, même la plus violente, tournée vers l'homme sain, viril, vivant parmi les hommes, entouré par eux et par Satan, ne me trouble pas jusqu'au péché. Mais *au contraire, toute tentation, bien que de la repousser en augmentait la virulence, car le démon la rendait toujours plus violente pour me vaincre, était une plus grande victoire. Et ce n'est pas seulement pour la luxure, tourbillon qui a tourné autour de Moi sans pouvoir ébranler ni érafler ma volonté.*

*Il n'y a pas de péché là où on ne consent pas à la tentation, Judas. C'est déjà un péché là où, même sans consommer l'acte, on accueille la tentation et où on s'y arrête. Ce sera un péché véniel, mais c'est déjà se diriger vers le péché mortel qu'il prépare en vous, car accueillir la tentation et vous y arrêter par la pensée, suivre mentalement les phases d'un péché, c'est vous affaiblir vous-mêmes. Satan le sait, et c'est pour cela qu'il essaie des coups répétés, espérant toujours que l'un d'eux pénètre et travaille à l'intérieur... Après... il serait facile que celui qui est tenté se change en coupable.* Toi, alors, tu n'as pas compris. Tu ne pouvais comprendre. Maintenant, tu le peux. Maintenant, tu mérites moins qu'alors de comprendre, et pourtant je te répète ces paroles que j'ai dites à toi, pour toi, parce que toi, et non pas Moi, es quelqu'un pour qui la tentation repoussée ne s'apaise pas... Elle ne s'apaise pas parce que tu ne la repousses pas totalement. Tu n'accomplis pas l'acte, mais tu en couves la pensée. Aujourd'hui ainsi, et demain... Demain tu tomberas dans le vrai péché. C'est pour cela que je t'ai enseigné, alors, de demander l'aide du Père contre la tentation, je t'ai enseigné à demander au Père de ne pas t'induire en tentation. Moi, le Fils de Dieu, Moi, déjà victorieux de Satan, j'ai demandé de l'aide au Père parce que je suis humble. Toi, non. Tu n'as pas demandé au Père le salut, la préservation. Tu es orgueilleux, et c'est pour cela que tu t'enfonces... Te souviens-tu de tout cela ? Et peux-tu maintenant comprendre ce que c'est pour Moi, vrai Homme, avec toutes les réactions de l'homme, et vrai Dieu, avec toutes les réactions de Dieu, ce que c'est pour Moi de te voir ainsi : luxurieux, menteur, voleur, traître, homicide ?

Sais-tu quel effort je m'impose pour te supporter près de Moi ? Sais-tu quelle peine pour me maîtriser, comme maintenant, pour accomplir jusqu'au bout ma mission sur toi ? Tout autre homme t'aurait saisi à la gorge, en te voyant voleur, occupé à crocheter et à prendre l'argent, en te sachant traître, et plus que traître... Moi, je t'ai parlé. Avec pitié, encore. Regarde. Ce n'est pas l'été et par la fenêtre entre la brise fraîche du soir. Et pourtant je sue comme si j'avais fatigué dans le plus rude travail. Mais ne te rends-tu pas compte de ce que tu me coûtes ? De ce que tu es ? Tu veux que je te chasse ? Non, jamais. Quand quelqu'un se noie, est un assassin celui qui le laisse aller. Tu es entre deux forces qui t'attirent. Satan et Moi. Mais si je te laisse, tu n'auras que lui seul. Et comment te sauveras-tu ? Et pourtant tu me quitteras... Tu m'as déjà quitté par *ton esprit...* Eh bien : je garde auprès de Moi, malgré cela, la chrysalide de Judas, ton corps dénué de la volonté de m'aimer, ton corps inerte au Bien. Je la garde tant que tu n'exiges pas aussi ce rien qu'est ta dépouille afin de la réunir à ton esprit pour pécher *avec tout toi-même...* Judas !...Tu ne me parles pas, ô Judas !? Tu n'as pas un mot pour ton Maître ? Tu n'as pas une prière à me faire ?

Je n'exige pas que tu me dises : "Pardon !" Je t'ai pardonné trop de fois sans résultat. Je sais que cette parole n'est qu'un son sur tes lèvres. Ce n'est pas un mouvement de l'esprit contrit. Je voudrais un mouvement de ton cœur. Es-tu mort au point de n'avoir plus un désir ? Parle ! As-tu peur de Moi ? Oh ! si tu me craignais ! Cela au moins ! Mais tu ne me crains pas. Si tu me craignais, je te dirais les paroles que je t'ai dites en ce jour lointain où nous parlions de tentations et de péchés : "Moi je te dis que même après le Crime des crimes, si celui qui en est coupable courait aux pieds de Dieu, avec un vrai repentir, et si en pleurant il le suppliait de le lui pardonner en s'offrant pour expier avec confiance, sans désespoir, Dieu le lui pardonnerait, et par l'expiation le coupable sauverait encore son esprit". Judas ! Si tu ne me crains pas, Moi, je t'aime encore. A mon amour infini, n'as-tu rien à demander à cette heure ?"

"Non. Ou du moins une seule chose : que tu imposes à Jean de ne pas parler. Comment veux-tu que je puisse réparer si je suis l'opprobre parmi vous ?" Il le dit avec hauteur.

Et Jésus lui répond : "Et c'est ainsi que tu le dis ? Jean ne parlera pas. Mais toi au moins, c'est Moi qui te le demande, agis de façon que rien ne transparaisse de ta ruine. Ramasse ces pièces et remets-les dans la bourse de Jeanne... Je m'arrangerai pour fermer le coffre... avec le fer dont tu t'es servi pour l'ouvrir..."

Et pendant que de mauvaise grâce Judas ramasse les pièces qui ont roulé de tous côtés, Jésus s'appuie comme s'il était las au coffre ouvert. La lumière baisse dans la pièce, mais pas assez pour ne pas laisser voir que Jésus pleure sans bruit, en regardant l'apôtre penché pour ratisser les pièces dispersées.

Judas a fini. Il va au coffre, il prend la grosse et lourde bourse de Jeanne et y met les pièces, la ferme, et dit : "Voilà !" Il s'écarte.

Jésus allonge la main pour prendre le crochet rudimentaire fabriqué par Judas et, d'une main qui tremble, il fait agir le déclic et ferme le coffre fort. Puis, appuyant le fer contre son genou, il le plie en V, puis avec le pied il finit de le déformer pour le rendre inutilisable et il le ramasse pour le cacher dans son sein. Pendant qu'il le fait, des larmes tombent sur son vêtement de lin.

Judas a finalement un mouvement de regret. Il se couvre le visage de ses mains et il éclate en sanglots en disant : Maudit que je suis ! Je suis l'opprobre de la Terre !"

"Tu es le malheureux éternel ! Et penser que si tu voulais, tu pourrais encore être heureux !"

"Jure-moi, jure-moi que personne ne saura rien... et moi, je te jure que je me rachèterai" crie Judas.

"Ne dis pas : "et moi, je me rachèterai". Tu ne peux pas. Moi *seul puis te racheter.* Celui qui auparavant parlait par tes lèvres ne peut être vaincu que par Moi. Dis-moi la parole de l'humilité : "Seigneur, sauve-moi !" et je te délivrerai de celui qui te domine. Ne comprends-tu pas que je l'attends cette parole, plus que le baiser de ma Mère ?"

Judas pleure, pleure, mais il ne dit pas cette parole.

"Va ! Sors d'ici, monte sur la terrasse. Va où tu veux, mais ne fais pas de scène bruyante. Va ! Va ! Personne ne te découvrira car je veillerai. A partir de demain, tu garderas l'argent. Tout est inutile désormais."

Judas sort sans répliquer. Jésus, resté seul, s'abandonne sur un siège près de la table et la tête appuyée sur ses bras croisés sur la table, il verse des pleurs angoissés.

Quelques minutes après Jean entre doucement et il reste un moment sur le seuil. Il est pâle comme un mort. Puis il court vers Jésus et l'embrasse en suppliant : "Ne pleure pas, Maître ! Ne pleure pas ! Je t'aime aussi pour ce malheureux..." Il le relève, l'embrasse, boit les pleurs de son Dieu et pleure à son tour. Jésus l'embrasse, et les deux têtes blondes, l'une près de l'autre, échangent larmes et baisers.

Mais Jésus se domine bientôt et il dit : "Jean, par amour pour Moi, oublie tout cela. Je le veux."

"Oui, mon Seigneur. J'essaierai de le faire. Mais Toi, ne souffre plus... Ah ! Quelle douleur ! Et il m'a fait pécher, mon Seigneur. J'ai menti. J'ai dû mentir car les femmes disciples sont revenues. Non, d'abord ceux de la femme. Ils te demandaient pour te bénir. Un garçon est né sans inconvénients. J'ai dit que tu étais retourné sur la montagne... Puis les femmes sont venues et j'ai recommencé de mentir en disant que tu étais parti et que peut-être tu étais à la maison où est né le garçon... Je n'ai rien trouvé d'autre à dire. J'étais tellement abasourdi ! Ta Mère a vu que j'avais pleuré et elle m'a demandé : "Qu'as-tu, Jean ?" Elle était agitée... Elle paraissait savoir. J'ai menti pour la troisième fois en disant : "Je me suis ému pour cette femme..." A quoi peut conduire le voisinage d'un pécheur ! Au mensonge... Absous-moi, ô mon Jésus."

"Sois en paix. Efface tout souvenir de cette heure. Rien. Rien n'est arrivé... Un rêve..."

"Mais ta douleur ! Oh ! Comme tu es changé, Maître ! Dis-moi ceci, ceci seulement : Judas s'est-il au moins repenti ?"

"Et qui peut comprendre Judas, mon fils ?"

"Aucun de nous. Mais Toi, si."

Jésus ne répond que par de nouvelles larmes silencieuses sur son visage fatigué.

"Ah ! Il ne s'est pas repenti !..." Jean est terrifié.

"Où est-il maintenant ? L'as-tu vu ?"

"Oui. Il s'est montré à la terrasse, a regardé s'il y avait quelqu'un, et n'ayant vu que moi, qui étais assis angoissé sous le figuier, il est descendu en courant et il est sorti par le portillon du jardin. Et alors, moi, je suis venu..."

"Tu as bien fait. Remettons en place ici les sièges dérangés et prends l'amphore, qu'il n'y ait pas de traces..."

"Il a lutté avec Toi."

"Non, Jean. Non."

"Tu es trop troublé, Maître, pour rester ici. Ta Mère comprendrait... et elle en aurait du chagrin."

"C'est vrai. Sortons... Tu donneras la clef à la voisine. Je te précède sur les rives du torrent, vers le mont..."

Jésus sort et Jean reste pour remettre tout en ordre. Puis il sort à son tour. Il donne la clef à une femme qui a sa maison à côté et il s'enfuit en courant parmi les buissons de la rive pour qu'on ne le voie pas.

A une centaine de mètres de la maison, Jésus est assis sur un rocher. Il se tourne au bruit des pas de l'apôtre. Son visage blanchit dans la lumière du soir. Jean s'est assis par terre tout près de Lui, et il pose sa tête sur ses genoux, en levant son visage pour le regarder. Il voit qu'il y a encore des larmes sur les joues de Jésus.

"Oh ! ne souffre plus ! Ne souffre plus, Maître ! Je ne puis te voir souffrir !"

"Et puis-je ne pas souffrir de cela ? Ma plus grande douleur ! Souviens-toi de cela, Jean : ce sera *éternellement ma plus grande douleur !*Tu ne peux encore tout comprendre... Ma plus grande douleur..." Jésus est accablé, Jean le tient serré, en l'embrassant à la taille, angoissé de ne pouvoir le consoler.

Jésus lève la tête, ouvre ses yeux qu'il gardait clos pour retenir ses larmes, et il dit : "Rappelle-toi que nous sommes trois à savoir : le coupable, toi et Moi. *Et que personne d'autre ne doit savoir."*

"Personne ne le saura de ma bouche. Mais comment a-t-il pu ? Tant qu'il prenait de l'argent à la bourse commune... Mais à cela !... J'ai cru être fou quand je l'ai vu... Horreur !"

"Je t'ai dit d'oublier..."

"Je m'efforce, Maître. Mais c'est trop horrible..."

"C'est horrible, oui. Oh ! Jean, Jean !" Et Jésus, embrassant le Préféré, penche sa tête sur son épaule et il pleure toute sa douleur. Les ombres, qui descendent rapidement dans ce bosquet, font disparaître dans leurs ténèbres les deux qui se tiennent embrassés.

7 – JUDAS VA TROUVER LES CHEFS DU SANHEDRIN

*(La passion ; Livre 9)*

[Judas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm) arrive à la nuit à la maison de campagne de [Caïphe](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Caiphe.htm). Mais il y a la lune qui se fait complice de l'assassin en éclairant la route. Il doit être bien sûr de trouver là, dans cette maison hors les murs, ceux qu'il cherchait, car je pense qu'autrement il aurait cherché à entrer dans la ville et serait allé au Temple. Au contraire, il monte avec assurance à travers les oliviers de la petite colline et il est plus sûr de lui que l'autre fois. C'est qu'il fait nuit et les ombres et l'heure le protègent de toute surprise possible. Les chemins de la campagne sont déserts désormais, après avoir été parcourus toute la journée par les foules de pèlerins qui vont à Jérusalem pour la Pâque. Les pauvres lépreux eux-mêmes sont dans leurs cavernes et dorment leur sommeil de malheureux oublieux pour quelques heures de leur sort.

Voilà Judas à la porte de la maison toute blanche au clair de lune. Il frappe : trois coups, un coup, trois coups, deux coups... C'est qu'il connaît à merveille le signe conventionnel !

Et ce doit être vraiment un signal sûr car la porte s'entrouvre sans que le portier jette au préalable un coup d'œil par l'ouverture pratiquée dans la porte.

Judas se glisse à l'intérieur et au portier qui lui rend honneur, demande : "L'assemblée est réunie ?"

"Oui, Judas de Kériot. Au complet, pourrais-je dire."

"Conduis-moi. Je dois parler de choses importantes. Vite !"

L'homme ferme la porte avec tous les verrous et il le précède par le couloir presque sombre, et s'arrête devant une lourde porte à laquelle il frappe. Le bruit des voix cesse dans la pièce fermée, remplacé par le bruit de la serrure et le grincement de la porte qui s'ouvre en projetant un cône de lumière vive dans le couloir obscur. "Toi ? Entre !" dit celui qui a ouvert la porte et que je ne connais pas.

Et Judas entre dans la salle alors que celui qui a ouvert ferme de nouveau à clef.

Il y a un mouvement de stupeur, ou du moins d'agitation, quand ils voient entrer Judas. Mais ils le saluent en chœur : "Paix à toi, Judas de Simon."

"Paix à vous, membres du Sanhédrin saint" répond Judas.

"Avance. Que veux-tu ?" lui demandent-ils.

"Vous parler... Vous parler du Christ. Il n'est plus possible continuer ainsi. Je ne peux plus vous aider si vous ne vous décidez pas à prendre des décisions extrêmes. L'homme soupçonne désormais."

"Tu t'es fait découvrir, sot ?" interrompent-ils.

"Non. C'est vous qui êtes sots, vous qui par une hâte stupide avez fait de fausses manœuvres. Vous le saviez bien que je vous aurais servis ? Vous ne vous êtes pas fiés à moi."

"Tu as la mémoire courte, Judas de Simon ! Ne te rappelles-tu pas comment tu nous as quittés la dernière fois ? Qui pouvait penser que tu nous étais fidèle, *à nous,* quand tu as proclamé de cette façon que Lui, tu ne pouvais pas le trahir?" dit [Elchias](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/ElchiasSynhedriste.htm) plus ironique, plus serpentin que jamais.

"Et vous croyez qu'il est facile de tromper un ami, le Seul qui m'aime vraiment, l'Innocent ? Vous croyez qu'il est facile d'arriver au crime ?" Judas est déjà agité.

Ils cherchent à le calmer et le flattent. Ils le séduisent, ou du moins essaient de le faire, en lui faisant observer que son crime n'en est pas un "*mais une œuvre sainte envers la Patrie, à laquelle il évite des représailles de la part de ceux qui la dominent, et qui déjà donnent des signes de mécontentement pour ces continuelles agitations et ces divisions de partis et de foules dans une province romaine,* et envers l'Humanité, s'il est vraiment convaincu de la nature divine du Messie et de sa mission spirituelle."

"Si ce qu'il dit est vrai — loin de nous de le croire — n'es-tu pas le collaborateur de la Rédemption ? Ton nom sera associé au sien au cours des siècles, et la Patrie te comptera parmi ses preux, et t'honorera des charges les plus hautes. Un siège est tout prêt pour toi parmi nous. Tu monteras, Judas. Tu donneras des lois à Israël. Oh ! Nous n'oublierons pas ce que tu as fait pour le bien du Temple sacré, du Sacerdoce sacré, pour la défense de la Loi très sainte, pour le bien de toute la Nation ! Aide-nous seulement et ensuite, nous te le jurons, [je](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EleazarBenAnna.htm) te le jure au nom de [mon puissant père](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/AnnaGrandPretre.htm) et de Caïphe qui porte l'éphod, tu seras l'homme le plus grand d'Israël, plus que les tétrarques, plus que mon père lui-même, désormais pontife déposé. Comme un roi, comme un prophète tu seras servi et écouté. Que si ensuite Jésus de Nazareth n'était qu'un faux Messie, même si en réalité il n'était pas passible de mort parce que ses actions ne sont pas d'un larron mais d'un fou, voilà que nous te rappelons les paroles inspirées du pontife Caïphe — tu sais que celui qui porte l'éphod et le rational parle par suggestion divine et prophétise ce qui est bien et ce qu'il faut faire pour le bien — Caïphe, t'en souviens-tu ? Caïphe a dit : "Il est bien qu'un homme meure pour le peuple et que toute la Nation ne périsse pas". C'était une parole de prophétie."

"En vérité, il était prophète. Le Très-Haut a parlé par la bouche du Grand Prêtre. Qu'il soit obéi !" disent en chœur, déjà théâtraux et semblables à des automates qui doivent faire des gestes donnés, ces hideuses marionnettes que sont les membres du grand conseil du Sanhédrin. Judas est suggestionné, séduit... mais un reste de bon sens, sinon de bonté, subsiste encore en lui et le retient de prononcer les paroles fatales.

L'entourant avec respect, avec une affection simulée, ils le pressent : "Tu ne nous crois pas ? Regarde : nous sommes les chefs des vingt-quatre familles sacerdotales, les Anciens du peuple, les scribes, les plus grands pharisiens d'Israël, les rabbis sages, les magistrats du Temple. L'élite d'Israël est ici, autour de toi, prête à t'acclamer, et qui te dit d'une seule voix : "Fais cela que c'est saint".

"Et [Gamaliel](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Gamaliel.htm), où est-il ? Et [Joseph](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephArimathie.htm) et [Nicodème](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/NicodemeSynhedriste.htm), où sont-ils ? Et [Éléazar](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EleazarSynhedriste.htm), l'ami de Joseph, et [Jean de Gaas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanSynhedriste.htm) ? Je ne les vois pas."

"Gamaliel est en grande pénitence, Jean auprès de sa femme enceinte et souffrante ce soir. Eléazar... nous ne savons pas pourquoi il n'est pas venu. Mais un malaise peut frapper n'importe qui et à l'improviste, n'est-ce pas ? Pour ce qui est de Joseph et de Nicodème nous ne les avons pas avisés de cette séance secrète, par amour pour toi, par souci de ton honneur... Pour que, dans le cas malheureux où la chose échouerait, ton nom ne soit pas rapporté au Maître... Nous protégeons ton nom, nous t'aimons Judas, nouveau Maccabée, sauveur de la Patrie."

"Le Maccabée combattait le bon combat. Moi... je commets une trahison."

"Ne regarde pas les détails de l'acte, mais la justice du but. Parle toi, ô [Sadoc](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SadocScribe.htm), scribe d'or. De ta bouche coulent de précieuses paroles. Si Gamaliel est docte, toi tu es sage, car sur tes lèvres se trouve la sagesse de Dieu. Parle toi à celui qui hésite encore."

Cette bonne peau de Sadoc s'avance et avec lui [Canania](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Chanania.htm) tout décrépit : un renard squelettique et mourant à côté d'un rusé chacal robuste et féroce.

"Écoute, ô homme de Dieu !" commence pompeusement Sadoc en prenant une pose inspirée et oratoire, le bras droit levé en un geste cicéronien, le gauche occupé à soutenir tout cet encombrement de plis que forme son habit de scribe. Et puis il lève aussi le bras gauche, laissant son vêtement monumental perdre ses plis et se mettre en désordre et ainsi, le visage et les bras levés vers le plafond de la pièce, il tonne : "Moi, je te le dis ! Je te le dis devant la Très Haute Présence de Dieu !"

"[Maran-Atà](http://www.maria-valtorta.org/Publication/TOME%2009/09-007.htm" \l "Maranatha#Maranatha) !" font tous écho en se courbant comme si un souffle d'en haut les courbait et puis se relevant les bras croisés sur la poitrine.

"Moi, je te le dis : c'est écrit dans les pages de notre histoire et de notre destin ! C'est écrit dans les signes et les figures laissés par les siècles ! C'est écrit dans le rite qui n'a pas cessé depuis la nuit fatale aux Égyptiens ! C'est écrit dans la figure d'Isaac ! C'est écrit dans la figure d'Abel ! Et que ce qui est écrit se réalise."

"Maran-Atà !" disent les autres dans un chœur assourdi et lugubre, suggestionnant, avec les gestes déjà faits, les visages bizarrement frappés par la lumière des deux lampadaires allumés aux extrémités de la salle, aux micas violet pâle, qui émanent une lumière fantasmagorique. Et cette assemblée d'hommes presque tous vêtus de blanc, avec les couleurs pâles et olivâtres de leur race rendues encore plus pâles et plus olivâtres par la lumière diffuse, semble vraiment une assemblée de spectres.

"La parole de Dieu est descendue sur les lèvres des prophètes pour marquer ce décret. Il doit mourir ! C'est dit !"

"C'est dit ! Maran-Atà !"

"Il doit mourir, et son sort est marqué !"

"Il doit mourir. Maran-Atà !"

"Dans les plus minutieux détails est décrit son destin fatal, et on ne brise pas la fatalité !"

"Maran-Atà !"

"Est indiqué jusqu'au prix symbolique qui sera versé à celui qui se fait l'instrument de Dieu pour la consommation de la promesse."

"C'est indiqué ! Maran-Atà !"

"Comme Rédempteur, ou comme faux prophète, il doit mourir !"

"Il doit mourir ! Maran-Atà !"

"L'heure est venue ! [Jéhovah](http://www.maria-valtorta.org/Memo/NomDivin.htm) le veut ! J'entends sa voix ! Elle crie : "Que cela s'accomplisse" !"

"Le Très-Haut a parlé ! Que cela s'accomplisse ! Que cela s'accomplisse ! Maran-Atà !"

"Que le Ciel te donne le courage comme Il en a donné à Jahel et à Judith, qui étaient des femmes et surent être des héros; comme Il en a donné à Jephté qui, étant père, sut sacrifier sa fille à la Patrie; comme Il en a donné à David contre Goliath, et a accompli le geste qui rendra Israël éternel dans le souvenir des peuples !"

"Que le Ciel te donne le courage ! Maran-Atà !"

"Que tu sois victorieux !"

"Que tu sois victorieux ! Maran-Atà !"

S'élève la voix éraillée et sénile de Canania; "Celui qui hésite devant l'ordre sacré est condamné au déshonneur et à la mort !"

"Il est condamné. Maran-Atà !"

"Si tu ne veux pas écouter la parole du Seigneur ton Dieu, et si tu n'agis pas selon son commandement, en faisant ce qu'il t'ordonne par notre bouche, que toutes les malédictions tombent sur toi !"

"Toutes les malédictions ! Maran-Atà !"

"Que le Seigneur te frappe par toutes les malédictions mosaïques et te disperse parmi les nations."

"Qu'il te frappe et te disperse ! Maran-Atà !"

Un silence de mort suit cette scène suggestionnante... Tout s'immobilise dans une immobilité effrayante.

Finalement, voilà la voix de Judas qui s'élève, et j'ai du mal à la reconnaître tellement elle est changée : "Oui, je le ferai. Je dois le faire. Et je le ferai. Déjà la dernière partie des malédictions mosaïques me concerne et j'en dois sortir car j'ai déjà trop tardé. Et je deviens fou n'ayant ni trêve ni repos, et le cœur effrayé, et les yeux égarés, et l'âme consumée par la tristesse. Tremblant d'être découvert et foudroyé par Lui dans mon double jeu —car je ne sais pas, je ne sais pas jusqu'à quel point il connaît ma pensée — je vois ma vie suspendue à un fil, et matin et soir je demande d'en finir avec cette heure à cause de l'épouvante qui me serre le cœur. A cause de l'horreur que je dois accomplir. Oh ! Hâtez cette heure ! Tirez-moi de l'angoisse qui m'étreint ! Que tout s'accomplisse. Tout de suite ! Maintenant ! Et que je sois délivré ! Allons !"

La voix de Judas s'est affermie et est devenue forte à mesure qu'il parlait. Ses gestes, d'abord automatiques et incertains comme ceux d'un somnambule, sont devenus libres, volontaires. Il se redresse de toute sa taille, en prenant une beauté satanique, et il crie : "Que tombent les liens d'une folle terreur ! Je suis délivré d'une sujétion effrayante. Christ ! Je ne te crains plus et je te livre à tes ennemis ! Allons !" Un cri de démon victorieux, et réellement il se dirige hardiment vers la porte.

Mais ils l'arrêtent : "Doucement ! Réponds-nous : où est Jésus de Nazareth ?"

"Dans la maison de Lazare, à Béthanie."

"Nous ne pouvons pas entrer dans cette maison bien défendue par des serviteurs fidèles. Maison d'un favori de Rome. Nous irions au-devant d'ennuis certains."

"A l'aurore, nous venons dans la ville. Mettez les gardes sur la route de [Bethphagé](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Bethphage.htm), faites du tumulte et saisissez-le."

"Comment sais-tu qu'il vient par cette route ? Il pourrait aussi prendre l'autre..."

"Non. Il a dit à ceux qui le suivent qu'il la prendra pour entrer dans la ville par la porte d'Éphraïm et de l'attendre près de En Rogel. Si vous le prenez avant..."

"Nous ne pouvons pas. Nous devrions entrer dans la ville avec Lui au milieu des gardes et tous les chemins qui conduisent aux portes, et toutes les rues de la ville sont pleines de la foule depuis l'aube jusqu'à la nuit. Il y aurait du tumulte et cela ne doit pas arriver."

"Il montera au Temple. Appelez-le pour l'interroger dans une salle. Appelez-le au nom du Grand Prêtre. Il viendra car il a plus de respect pour vous que pour sa vie. Une fois qu'il est seul avec vous... vous aurez bien manière de l'amener en lieu sûr et de le condamner à l'heure favorable."

"Il y aurait également du tumulte. Tu devrais t'en être aperçu que la foule est fanatique pour Lui. Et ce n'est pas seulement le peuple, mais aussi les grands et les espoirs d'Israël. Gamaliel perd ses disciples et de même [Jonatas ben Uziel](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JonathasUziel.htm) et d'autres parmi nous, et tous nous quittent séduits par Lui. Et même les gentils le vénèrent, ou le craignent, ce qui est déjà de la vénération, et ils sont prêts à se révolter contre nous si nous le malmenons. Par ailleurs certains larrons, que nous avions payés pour faire les faux disciples et provoquer des rixes, ont été arrêtés et ils ont parlé espérant la clémence à cause de leurs délations, et le [Préteur](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PoncePilate.htm) sait... Tout le monde le suit alors que nous ne concluons rien. Mais il faut agir avec finesse pour que les foules ne s'en aperçoivent pas."

"Oui, c'est ce qu'il faut faire ! Anna aussi le recommande. Il dit : "Que cela n'arrive pas pendant la fête et qu'il ne naisse pas de tumulte parmi le peuple fanatique". C'est ce qu'il a décidé, en donnant des ordres même pour qu'il soit traité avec respect dans le Temple et ailleurs, et qu'il ne soit pas molesté afin de pouvoir le tromper."

"Et alors, que voulez-vous faire ? Moi, j'étais bien disposé cette nuit, mais vous hésitez..." dit Judas.

"Voilà : tu devrais nous amener à Lui à une heure où il est seul. Tu connais ses habitudes. Tu nous as écrit qu'il te garde près de Lui plus que tous. Tu dois donc savoir ce qu'il veut faire. Nous serons toujours prêts. Quand tu jugeras favorable l'heure et le lieu, viens, et nous viendrons."

"C'est dit. Et quelle compensation en aurai-je ?" Désormais Judas parle froidement comme s'il s'agissait d'un commerce quelconque.

"Ce qui est dit par les prophètes, pour être fidèle à la parole inspirée : trente deniers..."

"Trente deniers pour tuer un homme, et *cet Homme ?* Le prix d'un agneau ordinaire en ces jours de fête ? ! Vous êtes fous ! Non que j'aie besoin d'argent. J'en ai une bonne provision. Ne pensez donc pas me persuader par besoin d'argent. Mais c'est trop peu pour payer ma douleur de trahir Celui qui m'a toujours aimé."

"Mais nous t'avons dit ce que nous ferons pour toi. Gloire, honneur ! Ce que tu attendais de Lui et que tu n'as pas eu. Nous guérirons ta déception. Mais le prix est fixé par les prophètes ! Oh ! Une formalité ! Un symbole et rien de plus. Le reste viendra après..."

"Et l'argent, quand ?"

"Au moment que tu diras : "Venez". Pas avant. Personne ne paie avant d'avoir les mains sur la marchandise. Cela ne te paraît-il pas juste peut-être ?"

"C'est juste. Mais triplez au moins la somme..."

"Non. C'est dit par les prophètes. C'est ce qu'on doit faire. Oh! Nous saurons obéir aux prophètes ! Nous n'omettrons pas un iota de ce qu'ils ont écrit de Lui. Eh ! Eh ! Eh ! Nous sommes fidèles à la parole inspirée ! Eh ! Eh ! Eh !" dit en riant ce rebutant squelette de Canania. Et plusieurs font chorus avec des ricanements lugubres, sournois, sans sincérité, vrais rires de démons qui ne savent que ricaner. C'est que le rire est le propre de l'homme serein et aimant, et le ricanement celui des cœurs troublés et saturés de rancœur.

"Tout est dit. Tu peux aller. Nous attendons l'aube pour rentrer dans la ville par divers chemins. Adieu. La paix soit avec toi, brebis perdue qui reviens au troupeau d'Abraham. Paix à toi ! Paix à toi ! Et la reconnaissance d'Israël tout entier ! Compte sur nous ! Un désir de toi est pour nous une loi. Que Dieu soit avec toi, comme Il l'a été avec tous ses serviteurs les plus fidèles ! Toutes les bénédictions sur toi !"

Avec des embrassements et des protestations d'amour, ils l'accompagnent jusqu'à la sortie... ils le regardent s'éloigner par le corridor à demi obscur... ils écoutent le grincement des verrous de la porte qui s'ouvre et se referme...

Ils rentrent dans la salle en jubilant.

Seulement deux ou trois voix s'élèvent, celles des moins démoniaques : "Et maintenant ? Comment allons-nous faire avec Judas de Simon ? Nous savons bien que nous ne pourrons lui donner ce que nous lui avons promis, à part ces trente pauvres deniers !... Que va-t-il dire quand il va se voir trahi par nous ? N'aurons-nous pas encouru un dommage plus grand ? Ne va-t-il pas aller dire au peuple ce que nous faisons ? Qu'il soit un homme qui n'est pas ferme dans ses résolutions nous le savons bien."

"Vous êtes bien naïfs et bien sots d'avoir ces pensées et de vous donner ces tracas ! On a déjà décidé ce que nous ferons à Judas. Décidé depuis l'autre fois. Ne vous rappelez-vous pas ? *Et nous, nous ne changeons pas d'idée.* Lorsque tout sera fini pour le Christ, Judas mourra. C'est dit."

"Mais s'il parlait auparavant ?"

"A qui ? Aux disciples et au peuple, pour être lapidé ? Il ne parlera pas. L'horreur de son action sera pour lui un bâillon..."

"Mais il pourrait se repentir après cela, avoir des remords, devenir fou aussi... Car si son remords venait à s'éveiller, il ne pourrait que faire de lui un fou..."

"Il n'en aura pas le temps. Nous y pourvoirons avant. Chaque chose en son temps. D'abord le Nazaréen, et ensuite celui qui l'a trahi" dit Elchias avec une lenteur terrible.

"Oui. Et attention ! Pas un mot aux absents. Ils sont déjà trop au courant de notre pensée. Je ne me fie pas à Joseph et à Nicodème, et peu aux autres."

"Tu doutes de Gamaliel ?"

"Lui s'est mis à l'écart depuis plusieurs mois. Sans un ordre direct du Pontife, il ne prendra pas part à nos séances. Il dit qu'il écrit son œuvre avec l'aide de [son fils](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SimeonGamaliel.htm). Mais je parle d'Eléazar et de Jean."

"Oh ! Ils ne nous ont jamais contredits" dit tout de suite un synhédriste que j'ai vu d'autres fois avec Joseph d'Arimathie, mais dont je ne me rappelle pas le nom.

"Et même, ils nous ont trop peu contredits. Eh ! Eh ! Eh ! Et il faudra les surveiller ! Beaucoup de serpents se sont nichés au Sanhédrin, je crois... Eh ! Eh ! Eh ! Mais ils seront dénichés... Eh ! Eh ! Eh !" dit Canania en marchant courbé et tremblant, appuyé sur son bâton pour chercher une place confortable sur l'un des sièges larges et bas, couverts de lourds tapis qui sont le long des murs de la salle. Il s'y étend satisfait et a vite fait de s'endormir, la bouche ouverte, répugnant dans sa vieillesse méchante.

On l'observe. Et [Doras](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/DorasDoras.htm), fils de Doras, dit : "Il a la satisfaction de voir ce jour. [Mon père](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Doras.htm) y rêva, mais il ne l'eut pas. Mais je porterai dans mon cœur son esprit pour qu'il soit présent le jour où on se vengera du Nazaréen et qu'il ait sa joie..."

"Rappelez-vous que nous devrons, à tour de rôle, et plusieurs à la fois, être constamment au Temple."

"Nous y serons."

"Nous devrons ordonner qu'à n'importe quelle heure Judas de Simon soit introduit chez le Grand Prêtre." ... "Nous le ferons."

"Et maintenant, préparons notre cœur au dénouement."

"C'est déjà fait ! C'est déjà fait !"

"Avec ruse."

"Avec ruse."

"Avec finesse."

"Avec finesse."

"Pour calmer tout soupçon."

"Pour séduire tous les cœurs."

"Quelque chose qu'il dise ou fasse, *pas* de réaction. Nous nous vengerons de tout en une seule fois."

"C'est ce que nous ferons. Et ce sera une vengeance féroce."

"Complète !"

"Terrible !"

Et ils s'assoient pour se reposer en attendant l'aube.

24 – JUDAS DE KERIOT APRES SA TRAHISON

*(La passion ; Livre 9)*

Je vois Judas. Il est seul. Il est vêtu de jaune clair avec un cordon rouge à la taille. Mon admoniteur intérieur m'avertit que c'est depuis peu qu'a été capturé Jésus et que Judas, qui s'est enfui tout de suite après, est maintenant en proie à un contraste de pensées. En effet l'Iscariote semble un fauve furieux et traqué par une meute de mâtins. Tout souffle de vent dans les feuillages, un bruit quelconque sur la route, l'écoulement d'une fontaine le font sursauter et se retourner soupçonneux et effrayé comme s'il se sentait rejoint par un justicier. Il tourne la tête en la gardant basse, le cou tordu, il tourne les yeux comme quelqu'un qui veut voir et a peur de voir. Si un jeu de lumière de la lune crée une ombre d'apparence humaine, il écarquille les yeux, fait un saut en arrière, devient encore plus livide qu'il ne l'était, s'arrête un instant et puis s'enfuit précipitamment en revenant sur ses pas, en se détournant par d'autres chemins jusqu'à ce qu'un autre bruit, un autre jeu de lumière le fait s'arrêter et s'enfuir dans une autre direction.

Dans sa folle marche il va ainsi vers l'intérieur de la ville, mais une clameur du peuple l'avertit qu'il est près de la maison de Caïphe, et alors, en se portant les mains à la tête et se penchant comme si ces cris étaient autant de pierres qui le lapident, il s'enfuit, s'enfuit. Et dans sa fuite, il prend une ruelle qui l'amène tout droit vers la maison où a été consommée la Cène. Il s'en aperçoit quand il est en face à cause d'une fontaine qui coule à cet endroit du chemin. Les pleurs de l'eau qui tombe goutte à goutte dans un petit bassin de pierre, et un faible sifflement du vent qui s'insinue dans le chemin étroit en produisant une lamentation étouffée, doivent lui sembler les pleurs de Celui qu'il a trahi et la plainte du Supplicié. Il se bouche les oreilles pour ne pas entendre et s'échappe, les yeux fermés, pour ne pas voir cette porte par laquelle peu d'heures avant il est passé avec le Maître et par laquelle il est sorti pour aller prendre les hommes armés pour se saisir de Lui.

Dans cette course aveugle il va heurter un chien errant, le premier chien que je vois depuis que j'ai les visions, un gros chien gris et hirsute qui s'écarte en grognant, prêt à s'élancer contre celui qui l'a dérangé. Judas ouvre les yeux et rencontre les pupilles phosphorescentes qui le fixent et il voit la blancheur des crocs découverts qui semblent produire un rire diabolique. Il pousse un cri de terreur. Le chien, qui peut-être le prend pour un cri menaçant, se jette sur lui, et les deux roulent dans la poussière : Judas dessous, paralysé par la peur, le chien dessus. Quand la bête lâche sa proie, considérée peut-être comme indigne de la lutte, Judas saigne à cause de deux ou trois morsures et son manteau a de larges déchirures.

Il a été vraiment mordu à la joue, au point précis où il a baisé Jésus. La joue saigne et le sang souille au cou le vêtement jaunâtre de Judas. Le sang lui fait une sorte de collier, en imbibant le cordon rouge qui serre le vêtement au cou et il le rend plus rouge encore. Judas met la main à sa joue, il regarde le chien qui s'éloigne mais le guette dans l'ouverture d'une porte, il murmure : "Belzébuth !" et poussant de nouveau un cri, il s'enfuit, poursuivi par le chien pendant quelque temps. Il fuit jusqu'au petit pont qui est près du Gethsémani. Là, soit fatigué de le suivre, soit que l'eau l'éloigne parce qu'il est hydrophobe, le chien abandonne sa proie et revient en arrière en grognant. Judas, qui s'était jeté dans le torrent pour prendre des pierres et les jeter au chien, le voyant s'éloi­gner, regarde autour de lui et s'aperçoit qu'il a de l'eau jusqu'à mi-mollet. Sans s'occuper de son vêtement de plus en plus trempé, il se penche sur l'eau et boit comme s'il était brûlé par la fièvre et il lave sa joue qui saigne et doit lui faire mal. A la clarté d'un pre­mier éveil de l'aube il remonte sur la berge, de l'autre côté comme s'il avait encore peur du chien et n'osait pas revenir vers la ville. Il fait quelques mètres et se trouve à l'entrée du Jardin des Oliviers. Il crie : "Non ! Non !" en reconnaissant l'endroit. Mais ensuite, je ne sais par quelle force irrésistible ou par quel sadisme satanique et criminel, il avance en cet endroit. Il cherche l'endroit où est arrivée la capture. La terre du sentier, foulée par de nombreux pieds, l'herbe piétinée en un point donné et du sang par terre, peut-être celui de Malchus, lui montrent que c'est là qu'il a indiqué l'Innocent aux bourreaux.

Il regarde, il regarde... et puis il pousse un cri rauque et fait un saut en arrière. Il crie : "Ce sang, ce sang !..." et il le montre... à qui ? Avec son bras tendu et son index qu'il pointe. Dans la lumière croissante, son visage se montre terreux et spectral. Il semble fou. Il a les yeux écarquillés et brillants comme s'il délirait; ses cheveux ébouriffés par la course et la terreur semblent dressés sur sa tête; la joue qui enfle lui tord la bouche en un rictus. Son vêtement déchiré, couvert de sang, mouillé, boueux, car la poussière en se mouillant est devenue de la boue, le rend semblable à un mendiant. Son manteau aussi déchiré et boueux pend d'une épaule comme une guenille et il s'y empêtre quand, continuant à crier : "Ce sang, ce sang !" il recule comme si ce sang était devenu une mer qui monte et submerge. Judas tombe à la renverse et se blesse derrière la tête en heurtant une pierre. Il pousse un gémissement de douleur et de peur. "Qui est-ce ?" crie-t-il. Il doit avoir pensé que quelqu'un l'a fait tomber pour le frapper. Il se retourne avec terreur. Personne ! Il se lève. Maintenant le sang dégoutte aussi sur la nuque. Le cercle rouge s'élargit sur le vêtement. II *ne tombe pas par terre* car il y en a peu, le vêtement le boit. Maintenant la corde paraît déjà au cou.

Il marche. Il retrouve la trace du feu allumé par Pierre au pied d'un olivier, mais il ne sait pas que c'est Pierre qui l'a fait et croit que Jésus était là. Il crie : "Allez ! Allez !" et avec les deux mains tendues en avant, il paraît repousser un fantôme qui le tourmente. Il s'échappe et va finir justement contre le rocher de l'Agonie.

Maintenant l'aube est nette et permet de bien voir et tout de suite, Judas voit le manteau de Jésus laissé plié sur le rocher. Il le reconnaît. Il veut le toucher. Il a peur. Il allonge la main et la retire. Il veut. Il ne veut pas. Mais ce manteau le fascine. Il gémit : "Non ! Non !" Puis il dit : "Oui, par Satan ! Oui, je veux le toucher. Je n'ai pas peur ! Je n'ai pas peur !" Il dit qu'il n'a pas peur, mais la terreur lui fait claquer des dents, et le bruit que fait au-dessus de sa tête une branche d'olivier remuée par le vent et qui heurte un tronc voisin, le fait crier de nouveau. Pourtant il fait un effort et saisit le manteau. Et il rit. Un rire de fou, de démon. Un rire hystérique, saccadé, lugubre, qui n'en finit pas, car il a vaincu sa peur, et il le dit : "Tu ne me fais pas peur, Christ. Plus peur. J'avais si grand peur de Toi car je te croyais Dieu et fort. Maintenant tu ne me fais plus peur, car tu n'es pas Dieu. Tu es un pauvre fou, un faible. Tu n'as pas su te défendre. Tu ne m'as pas réduit en cendres, comme tu n'as pas lu dans mon cœur la trahison. Mes peurs !... Quel sot ! Quand tu parlais, même hier soir, je croyais que tu savais. Tu ne savais rien. C'était ma peur qui donnait un sens prophétique à tes paroles toutes ordinaires. Tu n'es rien. Tu t'es laissé vendre, indiquer, prendre comme une souris dans son trou. Ta puissance ! Ton origine ! Ah ! Ah ! Ah ! Bouffon ! Le fort, c'est Satan ! Plus fort que Toi. Il t'a vaincu ! Ah ! Ah ! Ah ! Le Prophète ! Le Messie ! Le Roi d'Israël ! Et tu m'as assujetti pendant trois années ! Avec la peur toujours au cœur ! Et je devais mentir pour te tromper avec finesse quand je voulais jouir de la vie ! Mais même si j'avais volé et forniqué sans toute l'astuce que je mettais en oeuvre, tu ne m'aurais rien fait. Poltron ! Fou ! Lâche ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! J'ai eu tort de ne pas te faire à Toi ce que je fais à ton manteau pour me venger du temps où tu m'as tenu esclave par la peur. Peur d'un lapin !... Tiens ! Tiens ! Tiens !"

A chaque "tiens !" il cherche à mordre et à déchirer l'étoffe du manteau. Il le chiffonne dans ses mains. Mais en le faisant, il l'ouvre et apparaissent les taches qui l'humectent. La furie de Judas s'arrête. Il fixe ces taches. Il les touche, il les flaire. C'est du sang... Il le déplie. Elle est bien visible l'empreinte laissée par les deux mains tachées de sang quand il appuyait l'étoffe sur son visage.

"Ah !... Du sang ! Du sang ! Le sien... Non !" Judas laisse tomber le manteau et regarde autour de lui. Contre le rocher aussi, là où Jésus s'est appuyé le dos quand l'ange le réconfortait, il y a une tache sombre de sang qui sèche. "Là !... Là !... Du sang ! Du sang !..." Il baisse les yeux pour ne pas voir, et il voit l'herbe toute rougie par le sang qui est tombé sur elle. Celui-ci, à cause de la rosée qui l'a dilué, paraît tombé depuis peu. Il est rouge et brille au premier soleil. "Non ! Non ! Non ! Je ne veux pas voir ! Je ne puis voir ce sang ! Au secours !" Il porte les mains à sa gorge et perd tout contrôle comme s'il se noyait dans une mer de sang. "Arrière ! Arrière ! Laisse-moi ! Laisse-moi ! Maudit ! Mais ce sang, c'est une mer ! Il couvre la Terre ! La Terre ! La Terre ! Et sur la Terre il n'y a pas de place pour moi, car je ne puis voir ce sang qui la couvre. Je suis le Caïn de l'Innocent !" L'idée du suicide, je crois qu'elle est venue en ce moment en ce cœur.

Le visage de Judas fait peur. Il se jette du talus et s'enfuit par l'oliveraie, sans revenir par la route déjà faite. Il semble poursuivi par des fauves. Il revient dans la ville. Il s'enveloppe comme il peut dans son manteau et cherche à couvrir sa blessure et son visage autant qu'il le peut. Il se dirige vers le Temple. Mais pendant qu'il va dans cette direction, à un carrefour il se trouve en face des canailles qui traînent Jésus chez Pilate. Il ne peut se retirer car une autre foule le pousse dans le dos, en accourant pour voir. Et grand comme il est, il domine forcément et il voit. Et il rencontre le regard du Christ...

Les deux regards s'enlacent un moment. Puis le Christ passe, lié, frappé, et Judas tombe à la renverse comme s'il s'évanouissait. La foule le piétine sans pitié, et il ne réagit pas. Il doit préférer être piétiné par tout un monde plutôt que de rencontrer ce regard.

Quand la meute déicide est passée avec le Martyr et que le chemin est libre, il se relève et court au Temple. Il bouscule et renverse presque un garde placé à la porte de l'enceinte. D'autres gardes arrivent pour interdire l'entrée au forcené, mais lui, comme un taureau furieux, les écarte tous. L'un d'eux, qui s'accroche après lui pour l'empêcher de pénétrer dans la salle du Sanhédrin où ils sont tous encore rassemblés pour discuter, est saisi à la gorge, étranglé et jeté, sinon mort certainement moribond, en bas des trois marches.

"Votre argent, maudits, je n'en veux pas" crie-t-il debout au milieu de la salle, à l'endroit où était avant Jésus. On dirait un démon qui débouche de l'enfer. Ensanglanté, dépeigné, enflammé par le délire, la bave à la bouche, les mains comme des griffes, il crie et semble aboyer tant sa voix est perçante, rauque, hurlante. "Votre argent, maudits, je n'en veux pas. Vous m'avez perdu. Vous m'avez fait commettre le plus grand péché. Comme vous, comme vous je suis maudit ! J'ai trahi le Sang innocent. Qu'ils retombent sur vous ce Sang et ma mort. Sur vous... Non ! Ah!..." Judas voit le pavé baigné de sang. "Même ici, même ici, il y a du sang ? Partout ! Partout il y a son sang ! Mais combien de sang a l'Agneau de Dieu pour en couvrir ainsi la Terre et ne pas en mourir ? Et c'est moi qui l'ai répandu ! A votre instigation. Maudits ! Maudits ! Maudits pour l'éternité ! Malédiction à ces murs ! Malédiction à ce Temple profané ! Malédiction au Pontife déicide ! Malédiction aux prêtres indignes, aux faux docteurs, aux pharisiens hypocrites, aux juifs cruels, aux scribes sournois ! Malédiction à moi ! A moi, malédiction ! A moi ! Prenez votre argent et qu'il vous étrangle l'âme dans la gorge, comme à moi la corde" et il jette la bourse à la figure de Caïphe et s'en va en poussant un cri alors que les pièces résonnent en s'éparpillant sur le sol après avoir frappé, en la faisant saigner, la bouche de Caïphe.

Personne n'ose le retenir. Il sort. Il court à travers les chemins. Et fatalement il se trouve à rencontrer deux fois Jésus à l'aller et au retour de chez Hérode. Il abandonne le centre de la ville pour prendre au hasard les ruelles les plus misérables et il finit de nouveau contre la maison du Cénacle. Elle est entièrement fermée, comme abandonnée.

Il s'arrête, la regarde. "La Mère !" murmure-t-il. "La Mère !..." Il reste indécis... "Moi aussi, j'ai une mère ! Et j'ai tué un fils à une mère !... Pourtant... je veux entrer... revoir cette pièce. Là, il n'y a pas de sang..." Il donne un coup à la porte, un autre... un autre...

La maîtresse de maison vient ouvrir et entrouvre la porte, une fente... Et en voyant cet homme bouleversé, méconnaissable, elle jette un cri et essaie de refermer. Mais Judas, d'un coup d'épaule, l'ouvre toute grande et, renversant la femme effrayée, passe outre.

Il court vers la petite porte qui donne sur le Cénacle. Il l'ouvre. Il entre. Un beau soleil entre par les fenêtres grandes ouvertes. Judas pousse un soupir de soulagement. Il entre. Ici, tout est calme et silencieux. La vaisselle est encore comme on l'a laissée. On comprend que pour le moment, personne ne s'en est occupé. On pourrait croire qu'on va se mettre à table.

Judas va vers la table. Il regarde s'il y a du vin dans les amphores. Il y en a. Il boit avidement à l'amphore elle-même qu'il soulève à deux mains. Puis il se laisse tomber assis et appuie sa tête sur ses bras croisés sur la table. Il ne s'aperçoit pas qu'il est assis justement à la place de Jésus et qu'il a devant lui le calice qui a servi pour l'Eucharistie. Il s'arrête un moment jusqu'à ce que s'apaise l'essoufflement causé par sa longue course. Puis il lève la tête et voit le calice, et il reconnaît où il s'est assis.

Il se lève comme possédé. Mais le calice le fascine. Il y a encore au fond un peu de vin rouge et le soleil, en frappant le métal (qui paraît de l'argent) fait briller ce liquide. "Du sang ! Du sang ! Du sang ici aussi ! Son Sang ! Son Sang !..." Faites cela en mémoire de Moi !... Prenez et buvez. Ceci est mon Sang... Le Sang du nouveau testament qui sera versé pour vous..." Ah ! Maudit que je suis ! Pour moi il ne peut plus être versé pour la rémission de mon péché. Je ne demande pas pardon car Lui ne peut me pardonner. Hors d'ici ! Hors d'ici ! Il n'y a plus d'endroit où le Caïn de Dieu puisse connaître le repos. A mort ! A mort !..."

Il sort. Il se trouve en face de Marie, debout à la porte de la pièce où Jésus l'a quittée. Elle, entendant du bruit, s'est montrée espérant peut-être voir Jean qui est absent depuis tant d'heures. Elle est pâle comme si elle avait perdu son sang. Elle a des yeux que la douleur rend encore plus semblables à ceux de son Fils. Judas rencontre ce regard qui le regarde avec la même connaissance affligée et consciente dont Jésus l'a regardé en route, et avec un "Oh !" effrayé, il s'adosse au mur.

"Judas !" dit Marie, "Judas, qu'es-tu venu faire ?" Les paroles mêmes de Jésus, et dites avec un amour douloureux. Judas s'en souvient et pousse un cri.

"Judas" répète Marie "qu'as-tu fait ? A tant d'amour tu as répondu en trahissant ?" La voix de Marie est une caresse tremblante.

Judas va s'échapper. Marie l'appelle d'une voix qui aurait dû convertir un démon. "Judas ! Judas ! Arrête-toi ! Arrête-toi ! Ecoute ! Je te le dis en son nom : repens-toi, Judas. Lui pardonne..." Judas s'est enfui. La voix de Marie, son aspect ont été le coup de grâce, ou plutôt de disgrâce car il résiste.

Il s'en va précipitamment. Il rencontre Jean qui accourt vers la maison pour prendre Marie. La sentence est prononcée. Jésus va aller au Calvaire. C'est le moment de conduire la Mère à son Fils. Jean reconnaît Judas, bien qu'il reste bien peu du beau Judas d'il y a peu de temps. "Toi ici ?" lui dit Jean avec un dégoût visible. "Toi ici ? Malédiction à toi, meurtrier du Fils de Dieu ! Le Maître est condamné. Réjouis-toi, si tu le peux, mais dégage le chemin. Je vais prendre la Mère. Qu'elle, ton autre Victime, ne te rencontre pas, reptile."

Judas s'enfuit. Il s'est enveloppé la tête dans les lambeaux de son manteau en laissant seulement une fente pour les yeux. Les gens, le peu de gens qui ne sont pas vers le Prétoire, l'évitent comme s'ils voyaient un fou. Et il semble tel.

Il erre à travers la campagne. Le vent apporte de temps à autre un écho de la clameur qui vient de la foule qui suit Jésus en Lui adressant des imprécations. Chaque fois qu'un pareil écho arrive à Judas, il hurle comme un chacal.

Je crois qu'il est réellement devenu fou car il cogne la tête rythrniquement contre les murets de pierre. Ou bien il est devenu hydrophobe parce que, quand il voit un liquide quelconque : eau, lait porté par un enfant dans un récipient, de l'huile qui coule d'une outre, il hurle, il hurle et crie : "Du sang ! Du sang ! Son Sang !"

Il voudrait boire aux ruisseaux et aux fontaines. Il ne le peut car l'eau lui paraît du sang et il le dit : "C'est du sang ! C'est du sang ! Il me noie ! Il me brûle ! J'ai le feu ! Son Sang, qu'il m'a donné hier, est devenu du feu en moi ! Malédiction à moi et à Toi !"

Il monte et descend les collines qui entourent Jérusalem. Et son œil, irrésistiblement, va au Golgotha. Et par deux fois il voit de loin le cortège qui monte en serpentant la côte, il regarde et pousse un cri.

Le voilà au sommet. Judas aussi est au sommet d'une petite colline couverte d'oliviers. Il y est pénétré en ouvrant une fermeture rustique comme s'il en était le maître ou pour le moins très habitué. J'ai l'impression que Judas ne se souciait pas beaucoup de la propriété d'autrui. Debout sous un olivier à l'extrémité d'un talus, il regarde vers le Golgotha. Il voit se dresser les croix et il comprend que Jésus est crucifié. Il ne peut voir ou entendre, mais le délire ou un maléfice de Satan lui font voir et entendre comme s'il était au sommet du Calvaire.

Il regarde, regarde comme halluciné. Il se débat : "Non ! Non ! Ne me regarde pas ! Ne me parle pas ! Je ne le supporte pas. Meurs, meurs, maudit ! Que la mort ferme ces yeux qui me font peur, cette bouche qui me maudit. Mais moi aussi je te maudis puisque tu ne m'as pas sauvé."

Son visage est tellement hagard, qu'on ne peut le regarder. Deux filets de bave descendent de sa bouche hurlante. La joue mordue est livide et enflée et fait paraître son visage déformé. Les cheveux collés, sa barbe très noire qui a poussé sur ses joues en ces heures, mettent un bâillon lugubre sur ses joues et son menton. Les yeux, ensuite !... Ils roulent, ils louchent, ils sont phosphorescents. Des yeux de démon. Il arrache de sa taille le cordon de grosse laine rouge qui la ceint de trois tours. Il en éprouve la solidité en l'enroulant autour d'un olivier et en tirant de toutes ses forces. Il résiste. Il est solide. Il choisit un olivier qui se prête à ce qu'il veut faire. Voilà. Celui qui penche au-delà du talus, avec sa chevelure en désordre, va bien. Il monte sur l'arbre. Il assure solidement un nœud coulant à une branche des plus robustes et qui pend sur le vide. Il a déjà fait le nœud coulant. Il regarde une dernière fois vers le Golgotha, puis il enfile la tête dans le noeud coulant. Maintenant il paraît avoir deux colliers rouges à la base du cou. Il s'assoit sur le talus puis d'un coup se laisse glisser dans le vide.

Le nœud le serre. Il se débat quelques minutes. Ses yeux chavirent, l'asphyxie le rend noir, il ouvre la bouche, les veines du cou se gonflent et deviennent noires. Il envoie quatre ou cinq coups de pieds dans l'air, dans les dernières convulsions. Puis la bouche s'ouvre et la langue pend noire et baveuse, les globes oculaires ouverts sortent de la tête montrant le blanc de l'œil injecté de sang, l'iris disparaît vers le haut. Il est mort. Le vent fort, qui s'est levé avant l'orage imminent, balance le macabre pendule et le fait tourner comme une horrible araignée suspendue au fil de sa toile.

25 – « SI JUDAS S’ETAIT JETE AUX PIEDS DE LA MERE EN DISANT : ‘’PITIE’’, LA MERE DE PITIE L’AURAIT RECUEILLI COMME UN BLESSE »

*(La passion ; Livre 9)*

Jésus dit:

"Horrible, mais pas inutile. Trop de gens croient que Judas a commis une chose de peu d'importance. Certains arrivent même à dire qu'il a eu du mérite car sans lui la Rédemption ne serait pas venue et par conséquent il est justifié devant Dieu.

En vérité je vous dis que si l'Enfer n'avait pas déjà existé, et existé parfait en ses tourments, il aurait été créé pour Judas encore plus horrible et éternel, parce que de tous les pécheurs et de tous les damnés, il est le plus damné et le plus pécheur, et pour lui éternellement il n'y aura pas d'adoucissement de sa condamnation.

Le remords aurait pu aussi le sauver*, s'il* *avait fait du remords un repentir.* Mais lui n'a pas voulu se repentir. Au premier crime de trahison, encore pardonnable à cause de la grande miséricorde qu'est mon affectueuse faiblesse, il a joint les blasphèmes, les résistances aux voix de la Grâce qui voulaient encore lui parler à travers les souvenirs, à travers les terreurs, à travers mon Sang et mon manteau, à travers mon regard, à travers les traces de l'institution de l'Eucharistie, à travers les paroles de ma Mère. Il a résisté à tout. Il a *voulu* résister comme il avait *voulu* trahir. Comme il a *voulu* maudire. Comme il a *voulu* se suicider. C'est *la volonté qui compte dans les choses,* dans le bien comme dans le mal.

Quand quelqu'un tombe sans la volonté de tomber, je pardonne. Tu vois Pierre. Il m'a renié. Pourquoi ? Il ne le savait même pas lui exactement. Un lâche, Pierre ? Non. Mon Pierre n'était pas un lâche. Contre la cohorte et les gardes du Temple il avait osé frapper Malchus pour me défendre et risqué d'être tué de ce fait. Ensuite, il s'était enfui, sans avoir la volonté de le faire. Ensuite, il avait renié, sans avoir la volonté de le faire. Par la suite, il a bien su rester et avancer sur le chemin sanglant de la Croix, sur mon Chemin, jusqu'à arriver à la mort de la croix. Il a su par la suite donner de Moi un excellent témoignage au point d'être tué à cause de sa foi intrépide. Je le défends, mon Pierre. Sa défaillance a été la dernière de son humanité, mais sa volonté spirituelle n'était pas présente à ce moment. Elle dormait, émoussée par le poids de son humanité. Quand elle s'éveilla, elle ne voulut pas rester dans le péché et *voulut* être parfaite. Je lui ai pardonné tout de suite.

Judas *n'a pas voulu.* Tu dis qu'il paraissait fou et enragé. Il l'était d'une rage satanique. Sa terreur à la vue du chien, animal rare, en particulier à Jérusalem, venait du fait qu'on l'attribuait à Satan, depuis un temps immémorial, cette forme pour apparaître aux mortels. Dans les livres de magie, on dit encore qu'une des formes préférées de Satan pour apparaître est celle d'un chien mystérieux ou d'un chat ou d'un bouc. Judas, déjà en proie à la terreur qui lui venait de son crime, convaincu qu'il appartenait à Satan à cause de ce crime, vit Satan en cette bête errante.

*Celui* *qui est coupable voit en tout des ombres de peur. C'est sa conscience qui les crée. Ensuite Satan excite ces ombres qui pourraient encore donner le repentir à un cœur, et en fait des larves horribles qui amènent au désespoir.* Et le désespoir porte au dernier crime, au suicide. *A quoi bon jeter le prix de la trahison, quand ce dépouillement n'est le fruit que de la colère et n'est pas fortifié par une volonté droite de se repentir ? Dans ce cas, se dépouiller des fruits du mal devient méritoire, mais comme il l'a fait ! Non.* Sacrifice inutile.

Ma Mère, et c'était la Grâce qui parlait et la Trésorière qui donnait le pardon en mon nom, lui dit : "Repens-toi, Judas. Il pardonne..." Oh ! si je lui aurais pardonné ! S'il s'était jeté aux pieds de la Mère en disant: "Pitié !", elle, la Mère de Pitié, l'aurait recueilli comme un blessé et sur ses blessures sataniques, par lesquelles l'Ennemi lui avait inoculé le Crime, aurait répandu ses larmes qui sauvent et me l'aurait amené, au pied de la Croix, en le tenant par la main pour que Satan ne pût le saisir et les disciples le frapper, amené pour que mon Sang tombât d'abord sur lui, le plus grand des pécheurs. Et elle aurait été, elle, la Prêtresse admirable sur son autel, entre la Pureté et la Faute, parce qu'elle est la Mère des vierges et des saints, mais aussi la Mère des pécheurs.

Mais lui *n'a pas voulu. Méditez le pouvoir de la volonté dont vous êtes les arbitres absolus*. Par elle vous pouvez avoir le Ciel ou l'Enfer. *Méditez ce que veut dire persister dans la faute.*

Le Crucifié, Celui qui se tient les bras ouverts et attachés pour vous dire qu'il vous aime, et qu'il ne veut pas vous frapper, qu'il ne peut vous frapper parce qu'il vous aime et préfère se refuser de pouvoir vous embrasser, unique douleur de son état de crucifié, plutôt que d'avoir la liberté de vous punir, le Crucifié, objet de divine espérance pour ceux qui se repentent et *veulent* quitter la faute, devient pour les impénitents un objet d'une telle horreur qu'elle les fait blasphémer et user de violence envers eux-mêmes. Meurtriers de leur esprit et de leur corps à cause de leur persistance dans la faute. Et la vue de Celui qui est doux, qui s'est laissé immoler dans l'espoir de les sauver, prend l'apparence d'un spectre horrifiant.